

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

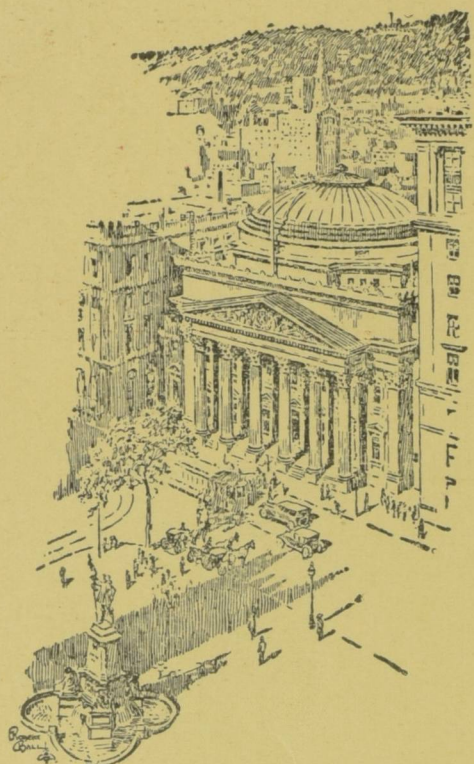
NOS ANCIENNES FAMILLES



Une scène au Parc de l'Exposition, le mardi 1er juillet 1924. Pour couronner la Semaine Nationale on honore quelques anciennes familles et familles nombreuses des comtés de Québec et Montmorency. Au premier plan un groupe d'enfants, au centre des gens plus âgés, puis des septuagénaires et des octogénaires au milieu desquels l'on remarque des officiers et des membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres qui avait organisé cette manifestation, ainsi que des officiels réunis pour hisser le nouveau drapeau en l'honneur de notre noblesse rurale.

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.

PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE



BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.

Crédit Foncier Franco-Canadien

AGENCE DE QUÉBEC

ARGENT

A

PRETER

sur Propriétés de ville et Terres en culture. Conditions spéciales pour prêts aux Fabriques, Institutions religieuses et Commissions Scolaires.

La Société ne charge AUCUNE COMMISSION. Ses taux d'INTERET sont BAS et son SYSTEME D'AMORTISSEMENT est reconnu comme étant LE PLUS AVANTAGEUX.

Pour renseignements, s'adresser aux bureaux de la Société.

96, RUE ST-PIERRE



QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : *LE TERROIR*, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 4

QUEBEC

AOÛT 1924

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Pour atteindre les sommets, G.-E. M.	73	Chez nos membres.	88
D'un mois à l'autre, Damase Potvin.	75	LE REVUE DES LECTURES :	
S. G. Mgr J.-Alfred Langlois, D. P.	77	A l'ombre des érables, Maurice Hébert.	89
AU PARNASSE CANADIEN :		Dans la République des lettres, D. P.	91
Concours de poésies.	78	PORTRAITS ET GRAVURES :	
La bourrasque, Louis-Joseph Doucet.	78	M. et Mme Pierre Godbout.	74
La vierge du Cap-Trinité, Radbert.	78	S. G. Mgr J.-Alfred Langlois.	77
Mon vieux Québec, Mme Alp. Désilets.	79	Mme Alp. Désilets.	79
Mon oncle, Aimé Plamondon.	81	Aimé Plamondon.	81
Invasion du Canada par les rivières Kennebec et		M. l'abbé I. Caron.	88
Chaudière, 1775, Philippe Angers.	83	Un écho de la Semaine Nationale.	93

POUR ATTEINDRE LES SOMMETS

Les vacances tirent à la fin. Bientôt, les classes, silencieuses depuis deux mois, reprendront leur activité.

Vingt mille instituteurs et six cent mille élèves, dans la province, lutteront avec courage pour dissiper le voile de l'ignorance qui enveloppe les cerveaux.

A tous les degrés de l'école, primaire, secondaire ou supérieure, il y a une tâche à accomplir, une étape à franchir, des vérités à faire connaître et à faire aimer.

Nul élève ne saurait atteindre le but proposé au commencement d'une année, sans travail, sans effort, sans persévérance.

Nos filles et nos femmes possèdent, d'ordinaire, une bonne éducation doublée d'une instruction adéquate.

Nous ne saurions malheureusement en dire autant de nombre de jeunes gens et même d'hommes d'âge mûre qui ont quitté l'école trop tôt ou ont pas profité.

Pourquoi cette différence si marquée entre les deux sexes? Pourquoi voit-on grandir chez nous deux castes intellectuelles et deux mentalités dissemblables?

Parce que les jeunes filles fréquentent l'école plus assidûment et plus longtemps que les garçons.

Et encore parce qu'elles continuent, après avoir quitté la classe, à lire, à écrire et à meubler leur cerveau, en général.

L'œuvre de nos religieuses enseignantes se poursuit toujours efficacement dans la province, depuis les premiers temps de la colonie.

Canadiennes de cœur, d'esprit et d'aspirations, elles savent façonner des mentalités canadiennes.

Nous avons rarement rencontré une compatriote qui ne fut pas attachée au sol canadien, fière de sa race et heureuse d'en continuer les traditions.

Reçoit-on la même formation à l'école des garçons? Pourquoi la scolarité moyenne de nos jeunes gens est-elle si courte?

D'où vient que l'on rencontre tant de déracinés, chez la gent barbue, toujours prêts à se laisser emporter par le premier souffle, de l'autre côté de la frontière?

Qui dira la cause de ce manque d'orgueil légitime qui fait que l'on se plaint dans les emplois de manœuvre, faute d'étude, de connaissances, de compétence?

Aurons-nous toujours la marque du vaincu empreinte au front? La fierté ne sera-t-elle toujours que l'apanage d'un groupe infime, chez nous?

Sera-t-il donc toujours "chic" de parler anglais sans nécessité, de correspondre en anglais, de s'afficher en anglais, de s'effacer, de s'aplatir, de rentrer sous terre, dès que s'amène une ombre anglaise?

Faudra-t-il longtemps encore, constater que notre haute gomme, quand elle voyage, déploie avec ostentation, journal et revue de langue anglaise, pour en imposer à son entourage?

Et sur nos plages et dans nos hôtels d'été, fréquentés par nos compatriotes, cessera-t-on jamais de nous écorcher les oreilles avec les "rag time" et les "coon songs" empruntés au répertoire "yankee"?

L'école, la petite comme la grande, n'est-elle pas un peu responsable de cet état de choses, de ces avachissements déplorables et humiliants?

Les parents, à la maison, et les instituteurs, à l'école, n'auront pas accompli intégralement leurs devoirs tant qu'ils n'auront pas donné au Canada de vrais canadiens, les uns de langue française, les autres de langue anglaise, mais chacun fier de son origine.

Nous gravitons vers l'indépendance politique. Pourquoi ne pas tendre davantage, chez les nôtres, à l'émancipation économique et au contrôle de la direction dans toutes les sphères de l'activité canadienne?

Demain, les écoles vont s'ouvrir. Au pied de la tribune de l'instituteur, nos fils entendront-ils un enseignement qui non seulement meublera leur cerveau, mais donnera au cœur sa part, afin que le nombre de ceux qui atteindront les sommets et feront résonner le verbe français, comme un droit, devienne de plus en plus nombreux?

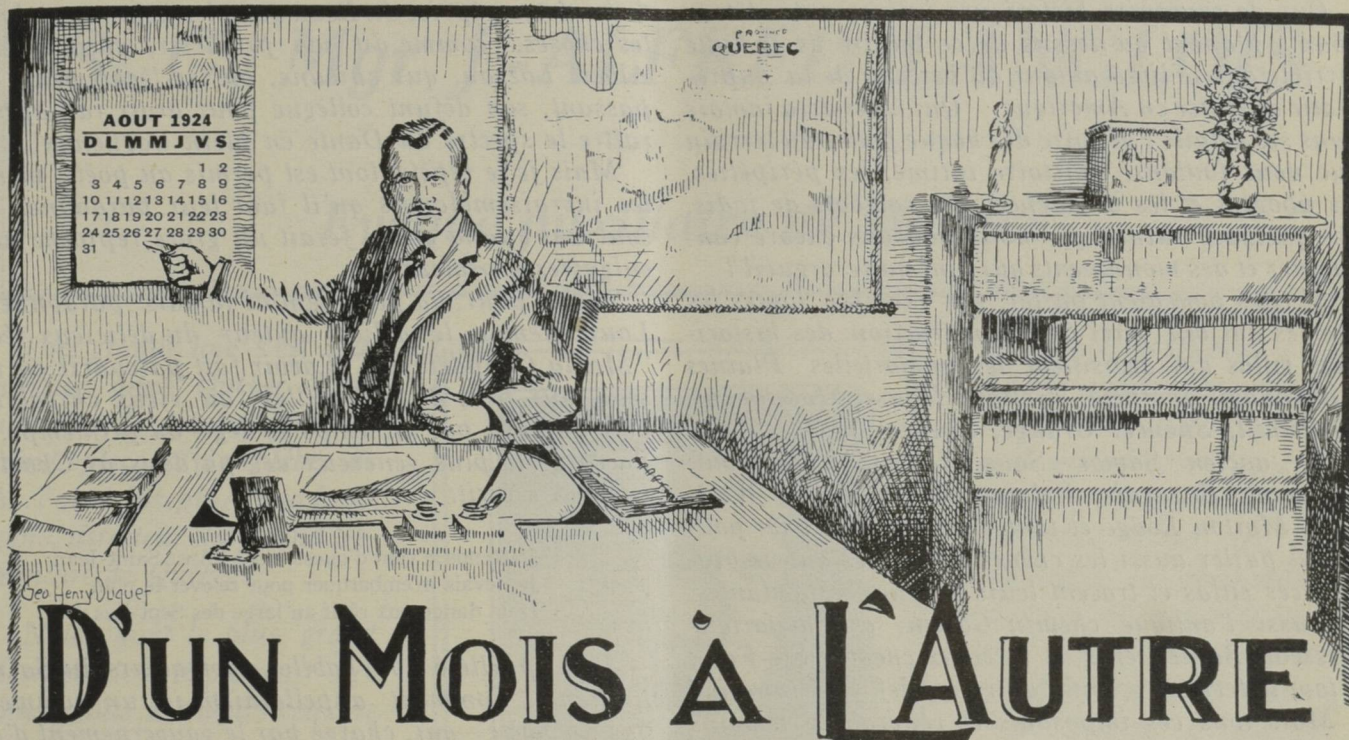
Haut les fronts! Nous ne sommes pas des importés d'hier, que diable! Et le sang qui coule dans nos veines en vaut bien un autre, par son origine!

G.-E. M.

LA SEMAINE NATIONALE



M. PIERRE GODBOUT et MADAME GODBOUT (Marie Goulet), de St-Pierre, Ile-d'Orléans, respectivement âgés de 77 ans, le couple le plus âgé de leur paroisse, photographiés au Parc de l'Exposition, le mardi, 1er juillet 1924, le jour de la célébration en l'honneur des anciennes familles des comtés de Québec et Montmorency, à l'occasion de la Semaine Nationale.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Les annonceurs, je veux dire ceux qui font de la grande réclame dans la grande nature, ne sont pas encore aussi barbares que je le croyais. Il y a encore des coins de notre belle et pittoresque nature où l'on ne voit pas leurs monstrueux panneaux-réclames. Et nous devons en remercier Dieu et les "afficheurs" officiels des grandes compagnies qui auront hésité à coller leurs "posters", par exemple, aux flancs du Rocher Percé, au sommet du Cap Eternité ou aux murs de la Baie-des-Rochers.

Ne nous réjouissons pas cependant outre mesure: le réclamisme fait des progrès comme toute autre chose et le temps n'est peut-être pas loin où l'on recourra aux services d'un aviateur pour aller annoncer un cirage à chaussures quelconque ou un tabac à chiquer d'une qualité supérieure à la dernière pointe du Cap Eternité.

A tout prendre, à ce sujet, malgré le réclamisme américain si peu loin de nous, nous ne sommes pas trop "magannés". On a conservé intacts une foule de coins merveilleux de notre nature: ils continuent d'émaner librement toute leur poésie et tout leur charme et, je crois, les tabacs "cut plug" ou "fine cut", le Bovril et le cirage Jonas ne s'en portent pas plus mal. Espérons que longtemps encore la bonne entente régnera entre nos paradis terrestres laurentiens et les produits de certaines tapageuses industries.

Il paraît que les coins pittoresques d'Europe sont beaucoup plus maltraités que les nôtres par le réclamisme. Des écrivains et des peintres de France ne cessent plus depuis des années de jeter des cris

d'alarme, mais c'est sans succès. Les nouveaux barbares continuent leur œuvre d'enlaidissement de la nature.

Je lisais, l'autre jour, dans une conférence de l'écrivain alsacien, Henri Welshminger, faite en 1912: "Ami de la nature et de ses beautés simples, il me répugne de voir comme je l'ai vu en Suisse, au Pont-du-Diable, dans le terrible et grandiose défilé des Sheilmen—apparaître des réclames d'hôtel à tous les détours de la route, ou, comme sur la pierre sacrée de Shiller au lac des Quatre-Cantons, flamboyer en lettres d'or ces affreux mots: "Chocolat Maestrani."

C'est un exemple que nous ne sommes pas encore trop sous la botte du tyran moderne, bien que de terribles menaces soient constamment suspendues sur nos têtes.

Hier, il faisait beau et j'en ai profité pour aller faire mon tour du Parc des Champs de Bataille. Ce parc est désormais la parure de Québec; aussi tient-il à honneur, dès que le printemps est arrivé, de se couvrir de feuilles et de rendre à ses pelouses leur tapis d'émeraude; et rien n'est plus joli que son aspect par les matinées tendres de juillet ou d'août. Plus nombreux et plus nombreuses se font maintenant les Québécois et les Québécoises qui vont là, chaque jour, se griser d'air frais.

Aussi bien pour quiconque a quelque idée des perles ignorées de l'écrin de notre histoire, une promenade sur et autour des Plaines est toujours un sujet de grandes méditations patriotiques.

Que de souvenirs historiques intéressants et touchants planent au-dessus de ce théâtre de la lutte terrible qui se livra autour du berceau de la suprématie anglaise en Amérique. Qui nous dira jamais dans ses détails l'histoire de chaque pouce du terrain que nous foulons; l'histoire intime, les péripéties, les apogées et les décadences des combats de jadis, des quelques ruines que nous pouvons encore contempler et des monuments qui font notre orgueil?

Si elles pouvaient parler, par exemple, toutes les pierres qui ont servi à la construction des historiques villas qui avoisinent les immortelles Plaines d'Abraham: Wolfeld, Holland House, Marchmont, Thornhill, Spencer Grange, Spencer Wood, Woodfield,—ancien Samos—Sous-les-Bois, Cataracoui, Clermont, Beauvais, Kilmarnock, Belmont, Westfield, Morton Lodge et tant d'autres! Et s'ils pouvaient parler aussi les chênes séculaires qui ombragent ces villas et tracent leurs avenues serpentantes, et aussi l'antique chemin Gomin, et l'historique ruisseau Saint-Denis, et le vieux chemin Ste-Foy,; et tout le territoire, enfin du vieux fief St-François!

Mais tous ces imposants et vénérables témoins du passé restent silencieux. Ils nous rappellent seulement notre histoire; ils ne peuvent nous apprendre les détails des scènes glorieuses du passé, mais de leur regard presque éteints, ils nous demandent d'étudier leur histoire qui est celle de notre petite patrie.

"Notre histoire", disait P.-J.-O. Chauveau dans "Charles Guérin", "est partout, autour de nous, au-dessus de nous, au fond de cette vallée, du haut de cette montagne; elle se lève de ces remparts historiques, de ces plaines illustres; elle s'élance à vous et vous crie: me voici!"

—o—

On passe généralement tout aux enfants gâtés, aux malades et... aux poètes. Les enfants, ça les rend heureux! les malades, ça adoucit leurs souffrances! quant aux poètes, ça les fait rimer plus facilement. Laissons les enfants à leur bonheur et les malades à leur pitié et "musardons" un peu autour de ces douces personnalités de notre vie sociale, les poètes.

Pour les besoins de leurs rimes, on est accoutumé de tout leur passer; néologismes, anachronismes, hérésies métachronismes, prochronismes, parachronismes, etc.

Mais c'est amusant quand même de noter ces petites erreurs de ces génies qui font l'histoire, la géographie et les mœurs à leur façon.

Un de ces soirs derniers, je lisais les beaux vers du pauvre Charles Gill, que des mains pieuses ont publiés en un élégant volume, et je savourais tout particulièrement les quelques chants qu'il a laissés de son poème inachevé sur le "Cap Eternité". Ce sont de "somp tueux" alexandrins qui sont véritablement d'un grand poète, qui ont été dictés par une "âme

de tendresse, éprise du Beau dans les hommes et dans les choses," comme dit son préfacier, autre poète, Albert Lozeau, qui chicane, oh! si légèrement, en passant, son défunt collègue pour avoir fait apparaître le spectre du Dante en plein Saguenay.

Mais je le répète, tout est permis au poète, même les invraisemblances qu'il faut leur pardonner en souriant quand on en ferait un grave reproche aux vulgaires prosateurs.

Ainsi, pour ma part, je n'ai jamais pardonné à Louis Hémon, le délicat auteur du délicieux récit "Maria Chapdelaine" d'avoir fait parcourir en un seul jour près de 160 milles au vieux cheval du père Samuel, par un temps de dégel au printemps, et j'accorde le plus généreux des pardons à Charles Gill qui a écrit:

J'attends le vent d'ouest, car à l'Anse Saint-Jean
Je devais m'embarquer pour relever le plan
D'un dangereux récif au large des Sept-Iles

J'en appelle à nos habiles navigateurs du Saint-Laurent. Comment appelleraient-ils un homme—pas un poète—qui, chargé par le gouvernement d'aller relever le plan d'un récif aux Sept-Iles, s'en irait attendre, pour partir, le bon vent à l'Anse Saint-Jean? Ils diraient qu'il a perdu la boussole; et ce serait vrai.

Le poète, lui, n'a rien perdu: au contraire, il a trouvé une belle rime pour "villes" qui termine le vers suivant.

Mais que dis-je? Lamartine n'a-t-il pas décrit dans les vers les plus harmonieux du monde, en le localisant comme un géographe consommé, un lac qui n'a jamais existé? Et l'on a mis cent ans à s'en apercevoir.

Heureux poètes!

—o—

Je me souviens qu'un bill a été passé, voilà trois ans, je crois, à Ottawa, interdisant le jeu dit des "trois cartes" et punissant sévèrement les délinquants. A quand le bill défendant le "mah jong"? Espérons qu'il sera un jour passé ne serait-ce que pour nous donner la satisfaction de l'avoir inscrit dans nos statuts. Car, il faudrait être naïf pour croire que même les lois les plus sévères vont empêcher les gens de jouer aux cartes, surtout quand il y a de l'argent dans le jeu.

On connaît ou plutôt on ne connaît pas cette anecdote concernant le directeur d'un pénitencier qui croyait que ses forçats jouaient à l'argent. Il eut beau les observer des jours entiers, il ne put les prendre en flagrant délit de jeu d'argent. Les forçats, au contraire, passaient leurs journées, immobiles à se chauffer au soleil. Un gardien perspicace prévient le directeur que les forçats jouaient tout de même à l'argent. Mais avec quoi? Le directeur en perdait l'appétit et le sommeil. Il observa

(Suite à la page 79)

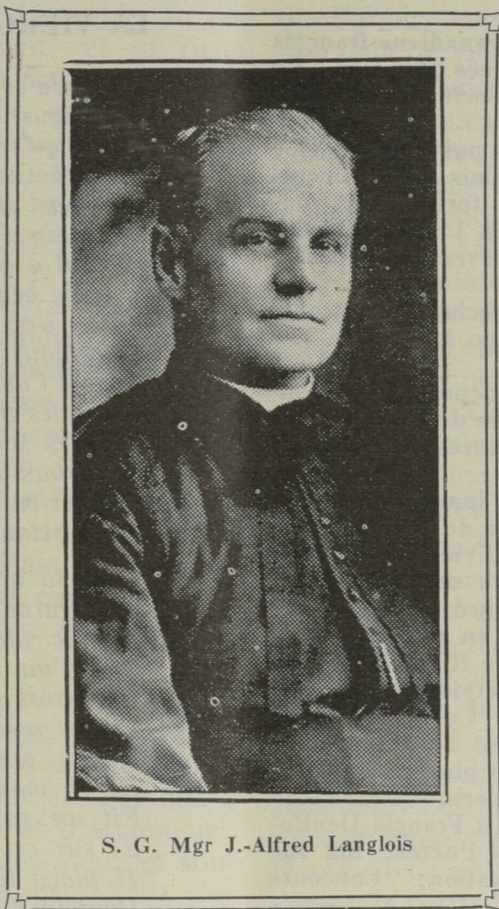
S. G. Mgr J.-ALFRED LANGLOIS

Evêque auxiliaire de Québec

Une grande joie s'est manifestée dans Québec à la nouvelle de l'avènement au trône épiscopal de Québec de M. l'abbé Joseph-Alfred Langlois, directeur du Grand Séminaire de Québec.

Nous, dont le plus grand désir est de voir parvenir aux plus hauts honneurs ceux de chez nous, avons naturellement pris une large part à la joie de nos concitoyens de Québec à qui nous nous sommes unis de cœur et d'âme pour offrir au nouvel évêque nos très humbles félicitations et nos souhaits les plus ardents.

Avec toute la presse de la province de Québec, même la presse anglo-protestante dont la voix dans le concert laudatif à l'adresse du nouvel



S. G. Mgr J.-Alfred Langlois

auxiliaire de Québec, n'a pas été la moins harmonieuse, nous avons plaisir à exalter, avec une sincérité que personne ne mettra en suspicion, les belles vertus, les hautes aptitudes, en particulier, la douceur, la courtoisie, la droiture et la science du nouveau prélat si digne de ceux qui l'ont précédé et qui ont si justement honoré l'Eglise canadienne.

La maladie que souffre avec une si sainte résignation, depuis de si longs mois, l'archevêque coadjuteur, S. G. Mgr Paul-Eugène Roy, ayant nécessité la nomination d'un aide à notre vénérable cardinal, le Saint-Siège ne pouvait faire un plus excellent choix pour les hautes fonctions d'évêque auxiliaire de

Québec que celui de cet humble prêtre que fut M. l'abbé J.-A. Langlois, dont la science et la bonté, le zèle apostolique et la fermeté empreinte de la plus exquise douceur avaient conquis depuis longtemps l'affection de la population entière de l'archidiocèse.

Le nouvel évêque de Québec est le fils d'un humble cultivateur de notre district, comme la plupart de ceux qui ont honoré notre race et qui nous honorent encore; il est, selon la nouvelle expression, un autodidacte, fils de ses belles œuvres accomplies dans l'apostolat des âmes et dans l'enseignement des jeunes. Plus spécialement, Mgr Langlois fut l'apôtre de nos jeunes lévites. Tour à tour professeur de philosophie au Collège de Lévis, professeur de théologie au Séminaire de Québec, professeur de dogme à l'Université Laval, il fut promu, voilà quelques années, à la direction du Grand Séminaire tout en continuant son enseignement de la théologie. Nul plus que lui ne saura donc indiquer à notre clergé la direction et la voie qu'il doit suivre pour que notre jeune Eglise québécoise continue de façonner notre peuple aux belles vertus religieuses et aux saines lois de la morale chrétienne.

AU PARNASSE CANADIEN

CONCOURS DE POÉSIE

Pour encourager en notre jeune pays l'art des vers, faire mieux comprendre le charme de la poésie, comme aussi pour développer en général le goût littéraire, la Société des Poètes du Canada a décidé de tenir un concours de poésie qui s'ouvrira le 10 août pour se clore le 1er novembre 1924.

Le jury sera composé de poètes canadiens-français connus, dont les noms seront annoncés plus tard. Ce jury sera assisté des membres de la Société des Poètes, lesquels sont exclus du concours.

Le concours est ouvert à tous les poètes de langue française du Canada et des États-Unis. Les concurrents pourront adopter le genre et la forme qu'ils voudront et traiter n'importe quel sujet. L'ensemble des poèmes de chaque concurrent ne devra pas dépasser cent vers.

Les noms des lauréats seront proclamés au cours d'une séance publique qui sera tenue à Québec, à la fin du mois de novembre 1924.

Une lyre d'or sera remise au concurrent qui remportera le premier prix. Des ouvrages de poésie et des mentions seront décernés aux autres concurrents méritants.

N.-B.—La Société des Poètes, en inaugurant un tel concours, compte sur la collaboration de tous ceux qui se livrent à l'art des vers, jeunes ou vieux, débutants ou professionnels. Elle répétera ce concours annuellement si l'essai qu'elle tente aujourd'hui est encouragé par les littérateurs et le public en général.

Les poèmes présentés devront être RIGOREUSEMENT INEDITS et si possible dactylographiés. Ils seront signés d'un pseudonyme. Ce pseudonyme sera répété avec le nom et l'adresse de l'auteur sur une feuille distincte qui devra être placée dans une enveloppe fermée jointe au manuscrit.

Chaque envoi devra être adressé à Francis DesRoches, secrétaire de la Société des Poètes, 102 rue Lockwell, Québec, et porter l'indication: "Concours de Poésie, 1924."

LA BOURRASQUE

*Pauvre front fatigué, contemple tes nuages
Et garde pour toi seul ton ombre et tes ennuis.
Pauvre vaisseau coulé, le vent dans tes cordages
Rend plus lugubre encor l'abandon de tes nuits.*

*La vague bat ton flanc et le monstre te frôle
De son ventre visqueux et de son noir museau,
La tempête l'ébranle et, là-bas, près du môle
Tes matelots nageurs s'enfoncent dans les eaux.*

*Ainsi sombre le monde en proie à la bourrasque,
En proie aux noirs chagrins, ces flots de l'univers;
Le remords est un monstre et le rire est un masque
Qui recouvre la vie au milieu des revers.*

*Pauvre front fatigué, contemple le rivage
Où sont accumulés le sable et les cailloux;
Songe aux crânes blanchis sombrés dans les naufrages,
Et dis-moi si le temps doit nous rendre jaloux.*

*Puisqu'il en est ainsi, que nous tombons si vite,
Et que l'ombre nous prend de bonne heure en chemin,
Camarade, viens-nous-en, Camarade, je t'invite!
Donne le coup de grâce, ô mort, donne ta main!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

LA VIERGE DU CAP TRINITÉ

*Au milieu de la course, où dans son lit de roc,
Le sombre Saguenay descend vers le grand fleuve,
En ces flancs qu'entr'ouvrit un gigantesque soc,
De la force du Ciel irréfutable preuve,
Dans le rempart abrupt prolongé sous les eaux,
Que longe, plein d'effroi, les craintifs matelots,
Apparaît tout à coup une rupture étrange,
De force et de beauté, formidable mélange.
Là s'enfonce une baie, où souvent le marin,
Quand vont mourir les feux du jour à son déclin,
Jette l'ancre à l'abri des vents et de l'orage,
Sous l'ombre des grands caps. L'ouragan plein de rage
Pourra sur les sommets déchaîner sa fureur,
Arracher en passant l'orme cent fois vainqueur:
Le marin dort en paix dans le havre sonore,
Attendant le retour triomphant de l'aurore.*

*C'est la brèche d'Eternité
Que garde le cap Trinité,
Le pic aux formes étonnantes,
Qui d'un irrésistible effort
Par trois fois prenant son essor,
Dresse ses trois marches géantes.
Pressé par l'amour filial,
De ce mont le vœu populaire
Fit un sublime sanctuaire,
Et sur ce noble piedestal
Il plaça la sainte Madone,
Dont la blancheur au loin rayonne
Et guide la nef du marin
Qui vogue à son éclat serein.*

*Sainte Vierge Marie.
Protège le passant.
Vois, sa lèvre te prie
Avec des mots d'enfant.*

*O douce Souveraine!
Donne aux fiers gas des champs,
Défricheurs de la plaine.
La foi des conquérants.*

*Sainte Mère! sois bonne
Pour l'écolier songeur
Qui, par un soir d'automne,
Retourne à son labeur.*

*Aux jours de la tourmente,
Debout sur ton rocher,
Dompte la mer méchante
Qui veut nous submerger.*

(Suite à la page 92)



MON VIEUX QUEBEC

Troisième mention honorable du concours historique de la Société des Arts, Sciences et Lettres

par
Mme A. DESILETS,
Québec.



Mme ALPH. DESILETS

Tout Québécois de naissance ou d'adoption adore sa vieille cité hospitalière, si favorable au recueillement et si riche en souvenirs historiques. Dans son enceinte fortifiée, du moins respectée du temps et des démolisseurs, il n'est pas une pierre, pas un arbre, pas un seuil et pas un toit qui ne devrait garder l'insigne témoignage de la vétusté charmante et pleine de poésie des anciennes villes françaises. Ce que l'Européen, ce que l'Américain même viennent

y rechercher, ce sont les vestiges de ce passé de légende, de simplicité et d'héroïsme qui gardent au vieux Québec son atmosphère caractéristique et sa physionomie douce et grave de "Fée aux Contes".

A travers la brume des temps, le Québécois passionné de son histoire voit surgir, tout à coup, devant la pointe rocheuse de l'Île d'Orléans, les premières corvettes que montaient des hommes à faces blanches, vêtus de lumière et d'arc-en-ciel, armés de foudre, beaux comme des dieux et souriants comme des matins de mai fleuri.

Dans l'ombre moite et moussue des hautes murailles, dans la demi-obscurité des culs-de-sac, dans l'écho sonore des passages étroits, il flotte une odeur acre de tragiques histoires, et l'air alourdi qu'on y respire est chargé de miasmes qui provoquent le frisson.

Mais, qu'on soulève quelque peu la poussière des pavés, qu'on écarte les bouquets rabourgris des falaises et les pelouses rasées de frais des Plaines héroïques, que l'on range pour un instant les socles de monuments et le granit des mausolées, et l'on percevra petit à petit, la rumeur lointaine mais de plus en plus distincte de ces milliers de voix qui ont pleuré, prié et souffert, puis chanté leurs espérances et crié leurs victoires.

C'est l'âme toujours vibrante du passé qui repose dans ton sein, vieille terre adorée de mon rocher de Québec!

* * *

Or, toutes les fibres de mon cœur me rattachent à un endroit particulier de ce berceau de nos aïeux. Pieusement nous dirigerons nos pas, par cette rue du Parloir, vers ce qu'Edouard Herriot appelle "un coin de vieille ville bien française".

C'est le monastère des Ursulines, première maison d'éducation fondée en Nouvelle-France. Ce couvent fut établi par les soins de Madame de la Peltrie, sur le fief Saint-Joseph concédé aux premières religieuses du pays par commission vice-royale. Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice et première supérieure, venait du monastère des Ursulines de Tours. Elle avait été mariée; restée veuve, elle emmena au pays son fils unique âgé de seize ans. Nous devons à cette douce et riante province de France qu'est la Touraine les éléments les plus nobles et les intelligences les plus distinguées dont s'illustrent les généalogies des vieilles familles qui ont fait souche au Canada.

L'établissement des Ursulines est situé à quelques pas de la rue Saint-Louis et on peut y accéder par la petite avenue dite des Jardins. La première chapelle, ouverte au culte en 1642, se trouvait à l'intérieur du couvent. Les annales monastiques relatent que Monseigneur de Laval, les Pères Brébœuf et Lalemant, de même que plusieurs prêtres missionnaires de l'époque, et surtout des Jésuites, y célébraient la sainte messe dans l'oratoire du Sacré-Cœur, devant l'autel doré le Notre-Dame du Grand Pouvoir où brûle, depuis deux siècles, la petite lampe allumée par la main pieuse de la brillante et sympathique Madeleine de Repentigny. La "chapelle des saints", érigée en 1674, fut ruinée par l'incendie et plusieurs fois restaurée. Elle contenait des reliques précieuses de martyrs et des trésors richement enchâssés qu'on retrouve maintenant en divers lieux du cloître.

Le journal conventuel des Ursulines de Québec rappelle en détail non seulement l'histoire des petites sauvagesses que Marie de l'Incarnation instruisait à l'ombre de la forêt et des bocages monastiques, mais contient encore tous les beaux noms de la noblesse résidente au pays. Et ce "Vieux Récits" consigne la plupart des faits notables de notre histoire aux premiers siècles de la colonie. Cette relation ininterrompue est une mine des plus riches. Elle se double en intérêt par le prestige de l'anonymat. Car, l'annaliste du cloître qui, depuis trois cents ans, raconte la vie intérieure et les événements du dehors avec une

égale précision, témoigne d'une érudition autant merveilleuse que son style est sobre, naturel et sincère.

Aussi, la retraite des Ursulines fut-elle considérée de tout temps comme le réceptacle des confidences et le coffret précieux où sont enfermés et conservés les papiers de famille. Toute la race et toute la tradition s'y retrouvent parfaitement conservées. Il y a dans cette maison comme une âme qui n'a point vieilli, comme un cœur qui n'a cessé de battre, comme une voix qui ne s'est point tue.

La communauté entoure d'un culte religieux les souvenirs artistiques qui s'incorporent à son histoire. Les murs du cloître sont ornés de tableaux et de portraits dont les teintes atténuées n'abolissent pourtant pas la vivacité des traits humains ni la fraîcheur des coloris. Ce sont des peintures du Louvre et de Versailles, des toiles où revivent le sourire de Louise de la Vallière, de Marie-Catherine de la Rochefoucault, de Madame Davanne et d'Esther Wheelright. D'autres toiles rappellent les fastes de la noblesse et les décors majestueux ou pastoraux des XVII^e et XVIII^e siècles.

L'église extérieure, qui tient au couvent, est d'aspect très simple. Mais elle est extrêmement remarquable par le bon goût et la richesse des ornements, des tablettes commémoratives, des tableaux de maîtres et des sculptures qui en garnissent l'intérieur. C'est dans son enceinte que repose le dernier héros de notre grande épopée, le noble et bien-aimé Marquis de Montcalm. Son crâne est gardé dans un riche reliquaire que le visiteur peut admirer.

Le terrain où est sis l'établissement des Ursulines est partiellement enclos d'une muraille de pierre et l'on y peut apercevoir une petite cour intérieure et un jardin de bon rapport. Les bâtiments y sont d'une propreté excessive et décorés avec goût. C'est sous l'une de ces fenêtres que Claude, le fils de la fondatrice, venait pleurer le soir en appelant sa mère. Et c'est de là qu'un jour affolé par la tristesse, il jeta des pierres aux fenêtres et brisa les carreaux pour fléchir la consigne qui lui tenait fermée la porte du couvent. Le décor intime de cette enceinte rappelle tout à la fois quelque préau de Visitandines ou quelque jardinet de Grande Chartreuse.

Cette institution, recueillie et cloîtrée, au centre même de la cité, n'a point perdu un seul instant le cachet et la tradition qui lui furent imprimés à son origine. Elle fut et demeure le foyer ardent de l'éducation religieuse et intellectuelle des jeunes filles qui lui sont confiées. On y forme des femmes dont le cœur et l'esprit sont

orientés dans le sens le plus élevé de nos aspirations canadiennes-françaises et catholiques. On y applique les données les plus parfaites de la science et du travail manuel. Les religieuses y vivent très retirées, mais leurs pupilles grandes et petites apprennent l'art exquis des ouvrages fins, de la broderie, de la peinture, de la musique et des belles-lettres. Les femmes qui en sortent apportent dans la vie la formation qui assure la tenue impeccable du foyer et la modèle éducation des enfants. C'est une pépinière de bons fruits.

L'œuvre des Ursulines, en ce milieu si favorable à l'éclosion de toutes les vertus morales et civiques, est la digne continuation des sacrifices surhumains et du généreux vouloir qui inspiraient les femmes héroïques dont les noms brillent au frontispice de notre histoire. De revenir aujourd'hui, dans ce cadre et cette atmosphère si bien-faisants, nous est une joie dont la douceur n'a d'égale que notre débordante reconnaissance. Aussi n'avons-nous de plus cher désir que de revoir, de temps à autre, ce coin paisible du vieux Québec, où l'architecte et le jardinier n'ont point osé porter une main sacrilège en voulant moderniser l'aspect et changer le décor...

— o —

Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

(Suite de la page 75)

encore plus attentivement les prisonniers pendant qu'ils se chauffaient tout leur long au soleil, et il en vint à surprendre sur les visages des signes évidents de satisfaction ou de dépit, comme au baccara, au "bluff" et même au "chien rouge".

Ce ne fut que longtemps après que l'on apprit, par la révélation d'un prisonnier laborieusement questionné, que les instruments de jeu de ces forçats étaient tout simplement des mouches qui, au soleil, venaient se poser sur les détenus, — et, suivant qu'elles étaient en nombre pair ou impair, on gagnait ou on perdait. Et voilà! Avec des trucs comme ça, essayez donc d'empêcher les "gamblers" d'opérer.

On sait, à ce propos, que les Américains ont inventé un jeu qui a fait fureur, un jour. Un certain nombre de messieurs s'asseyent devant une table, ayant chacun devant soi un morceau de sucre. Celui, sur le morceau de sucre duquel se pose une mouche, a gagné et râfle tous les enjeux. Comme vous voyez, c'est très intelligent et, surtout c'est un jeu qui a la grand avantage de ne pas provoquer la transpiration en été.

Encore une fois, faites donc des lois pour empêcher les gens de jouer tel jeu d'argent; ils en auront vite inventé un autre tout aussi hasardeux.

AMES D'AUTREFOIS

MON ONCLE

PAR

AIME PLAMONDON



AIMÉ PLAMONDON

Je l'aimais bien "mon oncle", je le regrette encore et j'évoque souvent avec une tendre vénération son précieux souvenir.

Il s'appelait Alfred, je pense, mais je ne l'ai jamais bien su. Pour moi, c'était et ce fut toujours "mon oncle". L'avoir appelé autrement m'eût semblé une sorte de manque de respect.

"Mon oncle"! cela lui faisait un nom à l'excellent homme, un nom qui lui conférait sur tous mes autres parents une suprématie affectueuse et unique dont il faisait grand cas dans nos bonnes et lointaines réunions de famille.

Il était de moyenne taille, "mon oncle", avec un visage plutôt sévère et l'abord presque rude de la plupart des gens doux et timides.

Je ne lui ai jamais connu de cheveux. Il faut dire cependant, que lorsque j'arrivai en ce monde, il dépassait déjà pas mal la cinquantaine. C'était un brave homme qui vivait modestement avec sa "vieille" des revenus de son métier de forgeron.

Ce qu'il était sinistre à voir lorsqu'il forgeait son fer sur l'enclume à grands coups de marteau, éclairé en plein par le violent reflet de sa forge dont l'apprenti activait la flamme à l'aide du soufflet!

Avec son large tablier de cuir autour des reins, ses bras nerveux nus jusqu'à l'épaule et sa figure rouge, ruisselante de sueur, comme il me faisait peur en ce temps-là, "mon oncle"!

Mais c'était vite passé. A l'heure du dîner, dès qu'il me voyait poindre au fond de la boutique en compagnie de ma tante, il souriait largement, ce qui le faisait paraître plus effrayant encore et il se hâtait d'achever de battre sa pièce de fer.

Alors, déposant son lourd marteau près de l'enclume, et s'épongeant longuement le front avec son grand mouchoir à carreaux rouges et blancs, il venait vers moi et me prenait dans ses bras.

"Allons, petit, veux-tu voir le feu?" Et m'étendant avec précaution, il m'amena tout près de la forge où l'apprenti continuait toujours d'aviver la flamme à grands coups de son soufflet-et-accordéon.

"Ah! que j'ai peur, mon oncle! Est-ce que c'est comme ça dans l'Enfer?" C'était ma question favorite, chaque fois renouvelée, et à laquelle il me répondait toujours en hochant la tête: "C'est bien pire, va petit, je t'assure. Ce feu-là, vois-tu, c'est la bénédiction du bon Dieu, tandis que l'autre, c'est le feu de Sa justice et de Sa colère. Mais sois bon petit garçon et ne pense jamais à cela."

J'écoutais ému, sans trop comprendre, et "mon oncle" après avoir donné ses instructions à l'apprenti montait "en haut" avec nous pour prendre son frugal repas et faire sa petite sieste quotidienne.

J'avais à peine six ans quand "mon oncle" qui souffrait de rhumatismes ferma sa boutique pour vivre de ses petites rentes. C'est à ce moment-là vraiment que je le connus et l'aimai de tout mon cœur.

J'allais le voir tous les jours après ma classe. A quatre heures, j'arrivais chez nous à la course, je lançais mes livres sur mon pupitre et je repartais en criant à ma chère maman, à mi-chemin dans l'escalier, par crainte d'un possible refus: "Maman, je vais chez "mon oncle".

Il m'attendait dans sa petite salle aux murs sombres, au plafond bas, allongé dans sa grande berceuse, les pieds sur une chaise placée devant lui, fumant doucement sa pipe remplie de tabac canadien, près du poêle qui ronflait joyeusement.

Il fallait la longue habitude de mes yeux exercés pour le distinguer de prime abord parmi le crépuscule hâtif des soirs d'hiver assombri encore par le nuage de fumée qui montait de la pipe.

"Bonjour "mon oncle" vous êtes bien?" "Tiens te voilà, petit! Accroche tes effets et viens t'asseoir. Ta tante est sortie mais elle ne tardera guère à présent. Dès qu'elle sera arrivée nous prendrons une partie de cartes."

Je m'asseyais à ses côtés et nous causions de toutes sortes de choses dans la ténèbre grandissante en attendant ma tante.

Les nouvelles de la veille, la guerre passée, présente ou future, la politique surtout, tout y passait. Car il faut vous dire que mon brave homme d'"oncle" n'aimait rien tant, après le

bon Dieu, sa vieille et moi, que les discussions sur la politique.

Il avait son parti qui était le seul bon parti, ses hommes qui étaient les seuls hommes intègres du pays, son journal qui était le seul journal honnête et véridique.

Et malheur à qui osait engager avec lui une controverse sur ce terrain. En un rien de temps "mon oncle" vous le collait au mur et le forçait à demander merci. Il annéantissait, pulvérisait son adversaire que cela en faisait pitié. Il faut avoir vu ses roulements d'yeux féroces, il faut avoir entendu ses éclats de voix terribles quand il dénonçait avec une sincérité vraiment éloquente ceux qui avaient été de tout temps, à son point de vue, des exploiters, des menteurs publics, des malfaiteurs et tutti quanti.

Ne sourions pas, ne nous fâchons pas, nous qui avons perdu maintenant cette foi robuste et invincible, respectons l'honnête parti-pris et les convictions ardentes de ces chers anciens partis un à un, emportant dans la tombe les derniers vestiges du bon vieux temps.

Mais ma tante qui venait de rentrer allumait la lampe, et nous commençons la partie de "bézigue", le jeu préféré de "mon oncle."

C'est encore là qu'il fallait le voir, les cartes en mains, sa physionomie intelligente et rusée passionnément tendue, annonçant avec une lenteur orgueilleuse et calculée: "Cent d'as! quatre-vingts de rois! la quinte! et enfin le grand Bézigue;" son triomphe! C'était toujours lui qui avait le plus de "brisques" toujours lui qui "sauçait" avec le sept d'atout, toujours lui enfin qui enlevait le "stèque" à la dernière levée.

Et gare à ma pauvre tante si elle avait le malheur de faire un "coq"! Aussitôt, "mon oncle" laissant tomber son jeu sur la table, se levait de sa chaise et battant des bras sur ses hanches, avec une science rare, une mimique inoubliable, imitait pendant une ou deux bonnes minutes le chantre de nos basses-cours.

Voyez-vous la scène? Ma tante le rabrouait, feignait de se fâcher, moi je pleurais de rire. Ah! les bons moments envolés à jamais!

Mais les années passèrent et voilà que je revêtais le "capot" à nervures blanches, la ceinture verte et la casquette à visière des élèves du petit séminaire de Québec.

D'abord, "mon oncle" fut un peu intimidé, un peu mécontent même de me voir dans ce costume. Il comprenait qu'il s'était passé quelque chose, que j'avais changé tout d'un coup et qu'il ne pourrait plus m'appeler "le petit" ni me gronder un peu comme il le faisait parfois.

En effet, dès ce jour, il m'appela invariablement par mon nom de baptême et n'osa plus jamais me faire la moindre remontrance. Cela me fit

le cœur gros pendant quelque temps, mais j'en pris mon parti et m'y habituai comme on s'habitue à tout en cette vie.

Je m'en voudrais de terminer cet article de tendre souvenir sans parler de la promenade délicieuse, toujours la même et pourtant toujours nouvelle, que je faisais avec "mon oncle" les dimanches et les jours de congé qu'il faisait beau temps.

Cette promenade fort simple consistait à aller flâner toute l'après-midi sur les quais et à travers le port, depuis les hâvres à goélettes de la rue Saint-André jusqu'à l'extrémité de la jetée du bassin Louise, au lieu exact où commence aujourd'hui l'interminable môle du Pacifique.

Du premier mai à la mi-novembre, pendant dix ans, nous avons fait, "mon oncle" et moi, l'inspection des grands travaux qui devaient toujours commencer dans le port de Québec.

Nous n'avons jamais manqué, aux premiers beaux jours, d'aller saluer les légères goélettes qui nous arrivent fières et pimpantes, telles des fleurs hâtives; à l'automne, nous avons toujours tenu à dire un mélancolique au revoir au dernier transatlantique en partance pour l'Europe.

Ce qu'il les aimait "ses" quais, le pauvre "mon oncle", ce qu'il les vantait et les défendait, ce qu'il rêvait pour eux de glorieuses destinées!

Je n'oublierai jamais son accent attristé lorsque, me montrant du doigt sur le fleuve de beaux navires qui filaient à toute vapeur vers Montréal, il me disait la voix navrée: "C'est donc bien malheureux de voir qu'on s'obstine à ne pas vouloir reconnaître les avantages immenses du port de Québec!" Mais il ajoutait aussitôt, une flambée d'espoir remontant à ses yeux: "Laisse faire "petit", laisse-nous" bâtir le pont de Québec et tu verras tout cela changer du jour au lendemain".

"Vous aviez raison, "mon oncle", il s'accomplit, et assez rapidement, ce progrès que vous avez tant rêvé. Il est construit, enfin, "votre" pont de Québec et un à un s'en viennent vers notre hâvre qui leur tend joyeusement les bras, si l'on peut dire, les gigantesques vaisseaux que vous avez si longtemps attendus en vain!"

A cinq heures, nous revenions lentement vers la maison, retraversant dans toute leur longueur les quais où sévissait la rumeur bruyante et confuse qui annonce la fin du jour et la suspension des travaux.

Si vous aviez su, matelots trapus, cuisiniers barbouillés aperçus au hasard des hublots entr'ouverts, si vous aviez su, beaux officiers galonnés d'or dont la silhouette hautaine se profilait fièrement sur la passerelle dans le rayonnement pourpré du soleil couchant, si vous aviez su quels désirs fous de s'embarquer, de partir avec vous sur vos

(Suite à la page 88)

INVASION DU CANADA PAR LES RIVIÈRES KENNÉBEC et CHAUDIÈRE, 1775

par
PHILIPPE ANGERS
BEAUCEVILLE

Lorsqu'en 1604, Champlain explorait les côtes du Maine, les Abénaquis lui dirent qu'en remontant la rivière Kennebec, il n'y avait qu'un portage très court pour atteindre la rivière Chaudière, qui conduisait à Québec.

Champlain décrit ainsi la route que les Abénaquis suivaient pour se rendre de l'Océan à Québec :

"On va, dit-il, par la rivière Kennebec au travers des terres jusqu'à Québec, quelque cinquante lieues, sans passer qu'un trait de terre de deux lieues, puis, on entre dedans une autre petite rivière (la Chaudière), qui vient descendre dans le grand fleuve St-Laurent."

C'est cette voie que le Père Jésuite Druillètes suivit en 1646, avec ses néophytes du Kennebec. Durant l'hiver sanglant de 1689, Portneuf, avec cinquante Canadiens et soixante Abénaquis, parcourut la même route, en allant détruire les forts de la baie de Casco, pour venger les atrocités commises par les Iroquois, alliées de l'Angleterre. Comme représailles, Phipps vint assiéger Québec l'année suivante.

Arnold et son armée parcoururent les mêmes rivières en 1775.

Les succès remportés par les américains commandés par Allan et Arnold, au commencement de l'été 1775, aux forts Ticondéroga, (Carillon) Crown Point et St-Jean, encouragèrent les confédérés à la lutte.

Le Congrès continua la guerre avec vigueur et nomma Washington général en chef. Quoique battus à la plus sanglante bataille de la guerre américaine, à Bunker's Hill, les révoltés ne perdirent pas leur ambition.

Benedict Arnold proposa alors d'envahir le Canada de nouveau; il prétendit qu'il pouvait le conquérir avec une armée de 2,000 hommes; il comptait surtout sur le concours des Canadiens et sur le petit nombre des troupes dont le gouverneur Carleton pouvait disposer, soit à Montréal, soit à Québec. Il fut décidé d'attaquer ces deux villes en même temps.

Le 6 septembre 1775, Arnold reçut l'ordre du Congrès de préparer l'invasion du Canada. Il forma son armée de 1,080 hommes avec les officiers et soldats qui étaient en campement à Cambridge, près de Boston.

La seule carte que les officiers eurent pour se guider, était une copie de celle de John Montrésor, ingénieur anglais. Cet officier de l'armée anglaise avait remonté la Chaudière, et descendu la rivière Kennebec à la demande du général Murray, dès 1761.

ARMÉE D'ARNOLD

Cette armée était divisée en deux bataillons, l'un commandé par le Lt-colonel Roger Enos et le major R. Jonathan Meigs, l'autre par le Lt-colonel Christophe Greene et le major Timothy Bigelow. Les principaux officiers étaient les capitaines Oliver, Hanchett, Dearborn, Simeon Thayer, Morgan, Hendricks, Smith, Simpson, etc.

Les officiers ainsi que quelques soldats étaient de familles aristocratiques, les autres de différentes classes de la société, tous jeunes gens à la fleur de l'âge, robustes, forts, remplis de zèle et d'énergie.

Deux cent cinquante hommes venaient du Rhode Island, cent du Connecticut, quatre cents du Massachusetts et du Maine, cent du New Hampshire, deux cents de Pennsylvanie, cent de la Virginie et quelques-uns de Jersey. Avec les recrues faites le long de la rivière Kennebec, leur nombre s'éleva à près de douze cents hommes dont un cent étaient Irlandais.

Trois femmes faisaient partie de cette expédition, les épouses de James Warner et du sergent Grier, de Pennsylvanie et une jeune sauvagesse abénaquise, Jacataqua. Cette jeune fille s'était éprise de Aaron Burr, à Fort Western, elle était très intelligente et connaissait

tous les secrets de la vie des bois. En maintes occasions elle servit non seulement de guide à l'armée, mais aussi lui enseigna des moyens de tirer de la forêt tout ce qui pouvait servir de substitut aux provisions de bouche perdues.

DE CAMBRIDGE AU LAC MÉGANTIC

Sept jours après avoir reçu l'ordre d'envahir le Canada, Arnold ayant formé son armée, la mit en marche le treize de septembre pour aller à la conquête de Québec.

Le général Benedict Arnold était le commandant en chef de l'expédition. Le 15 septembre, un vendredi, il partit de Cambridge, avec ses instructions, un nombre considérable de copies imprimées du fameux manifeste du Congrès aux Canadiens et une lettre particulière de Washington datée de la veille de son départ. Cette lettre exprime la grande confiance que le général des armées américaines avait dans le courage, la bravoure, l'habileté de son ami Arnold. Il lui recommandait d'entrer au Canada, non comme dans un pays ennemi, mais comme un bienfaiteur et un libérateur, défendant aux soldats de faire aucun mal aux canadiens et leur recommandant de les traiter en toute occasion comme des compatriotes et des amis.

Cette lettre était excessivement habile et démontre la prévoyance et la sagesse que ce grand homme déploya lorsqu'il prit le commandement des forces militaires du Congrès.

Le 16 septembre, toute l'armée était réunie à Newberryport et s'embarqua sur dix navires. Le 24 septembre, elle débarquait à Pownalborough, à 200 milles de Cambridge.

Le 26 septembre, l'armée mit pied à terre au Fort Western sur la Kennebec, à trente milles de l'océan.

Après un arrêt de trois jours, les soldats montèrent dans leurs petits bateaux avec bagages, provisions et munitions, et commencèrent à remonter la rivière.

Le 25 septembre, le capitaine Morgan, avec les compagnies de Smith et de Hendrick, formant la première division, prirent les devants pour tracer les chemins et indiquer le long de leur route les portages à faire; c'était le parti des éclaireurs. Ils avaient mission de faciliter le passage du reste de l'armée. Le capitaine Morgan était d'une force herculéenne, de plus de six pieds et toujours revêtu du costume de sauvage; il commandait avec autorité.

Le 26, la seconde division se mit en marche sous les ordres du Lt-col. Greene, avec le major Bigelow et les capitaines Thayer, Topham et Hubbard, et leurs compagnies.

Le 27, suivirent les soldats de la troisième division avec leurs officiers Hanchett, Dearborn, Ward et Goodrich.

Enfin venait l'arrière-garde commandée par le Lt-col. Enos, avec ses officiers McLobb, Williams, Scott et Colburn.

Ces quatorze compagnies avaient deux cent vingt-quatre embarcations dans lesquelles une partie des soldats trouvèrent place parmi tous les bagages de l'expédition; l'autre partie devait marcher à pied dans les sentiers des sauvages ou des orignaux, le plus près possible de la rivière.

Morgan et ses hommes avaient la tâche la plus lourde. A peine avaient-ils fait quelques milles, que le courant augmentant, ils s'aperçurent de suite du défaut de construction de leurs embarcations, dont le fond était plat.

Puis vinrent les portages où il fallait décharger les bateaux et les transporter le plus souvent à dos d'hommes, étant trop lourds pour être traînés dans les chemins obstrués par les souches et les arbres renversés.

Lorsqu'on était parvenu à la tête des rapides, ou au-dessus des

chutes, chacune des compagnies mettaient de nouveau à l'eau ses seize bateaux.

Provisions, bagages, munitions et armes étaient aussi transportés à dos d'homme pour être de nouveau placés dans les bateaux. On avait bien amené quelques bœufs pour aider à franchir les portages, mais avant d'arriver à la rivière aux eaux mortes, (Dead River) la dernière de ces bonnes bêtes de boucherie avait été tuée et mangée.

Avant d'atteindre au fort d'Halifax, les misères du voyage étaient déjà commencées, plusieurs embarcations brisées, les autres faisaient eau, les biscuits, la farine et la poudre souffraient de l'humidité.

C'est au milieu des plus pénibles efforts que les trois premières divisions se trouvèrent réunies à Norridgewock, le 3 octobre, Enos et ses hommes étaient de quatre jours en arrière.

Norridgewock, était le dernier endroit où il avait des habitations, c'est là que le Père Jésuite Sébastien Rasle et plusieurs de ses néophytes, avaient été tués en 1724.

Après quelques jours de repos employés à réparer les vêtements et les bateaux la première division se remit en marche et les autres partirent successivement à un jour d'intervalle. Tous ceux que la maladie n'avait pas atteints, repartirent pleins de courage.

Ils trouvèrent les rapides plus nombreux, et les chutes plus élevées. La rivière coulait entre deux murs de pierre, la forêt devenait plus épaisse et les portages plus longs. Les montagnes avec leurs flancs couverts d'arbres géants, et leurs têtes couronnées de neige, s'élevaient au loin.

Et autant que la vue pouvait s'étendre, on apercevait la forêt remplie d'embûches et de mystères, bornée par les Alléghany qui forment la hauteur des terres.

Le 8 octobre, ils étaient rendus au portage des douze milles, (Twelve mile Carry) la pluie tombait toujours froide et pénétrante, le vent soufflait du nord.

C'est de ce portage jusqu'aux chutes de la Chaudière, à St-Martin, que l'armée d'invasion eût le plus à souffrir.

La dysenterie et tous les maux que la pluie, le froid, la brume, la nourriture moisie ou à moitié gâtée peuvent engendrer, commencèrent à rendre invalides un grand nombre de soldats et d'officiers. Ceux-ci étaient renvoyés le plus promptement possible à Norridgewock, où plusieurs allèrent mourir.

On distingue encore à cet endroit l'ondulation du terrain où furent creusées leurs fosses. Un monument de douze à quinze pieds de hauteur y est érigé. Le nom de ces victimes de l'Indépendance est gravé sur ce monument funèbre.

Après quelques jours de beau temps, quoique froids, et humides la pluie reprit le 18 et continua les jours suivants.

Au matin du 21, elle augmenta encore, la rivière commença à gonfler, et le vent annonçait une tempête. On se prépara à s'abriter de son mieux avec plus ou moins de succès.

Vers la fin du jour, l'eau tombait avec plus d'abondance, le vent déraciait et renversait les arbres, rendant tout mouvement des malheureux américains aussi dangereux que difficile.

Dans les éclaircis du bois, quelques tentes purent être levées, mais dans la forêt, il fallut y renoncer de peur d'être écrasé par la chute d'un arbre.

Au milieu de ce déluge, le plus grand nombre des hommes dut rester exposés à la pluie. Il leur était impossible d'allumer aucun feu; l'eau pénétrait partout.

Ainsi se passa la nuit au milieu des périls et de la misère. Arnold qui s'était d'abord abrité dans une cabane d'écorce, chassé par l'eau, dut se réfugier sur une élévation, où il resta debout et sans abri jusqu'au matin.

Le niveau de la rivière s'éleva de neuf pieds, et les bateaux furent emportés avec ce qu'ils contenaient: lard, farine, biscuits, poudre, couvertes, linge, etc., etc.

Les provisions mises sous les tentes avaient été entraînées ou ruinées par l'eau.

C'était une perte irréparable, il ne restait presque plus d'embarcations ni de provisions.

Le lieutenant Humphries et sa troupe perdirent tout, excepté la vie.

Toute la région étant inondée, toute trace de rivière disparut, l'eau était partout, cependant le gros de l'armée ne perdit ni son courage ni son sang-froid.

Le lieutenant-colonel Green et quelques hommes réunirent le peu de vaisseaux qui restaient et retournèrent à Ledge Fall où se trouvait le Lt-col. Enos, qui avait quelques provisions. Enos ne put leur remettre que quatre barils de farine. Un conseil de guerre y fut tenu et décida que l'expédition devait continuer, mais le 25, le Lt-col. Enos et les compagnies de McCobb, Williams et Scott, avec les malades et les invalides abandonnèrent Arnold et reprirent le chemin qui conduisait à Cambridge. Le reste de l'armée arrivée à la tête des lacs, sources de la Dead River, avait encore une espace de quatre à cinq milles à traverser en pleine forêt, sur la crête des montagnes, pour atteindre une des sources de la rivière Chaudière; la rivière Arnold, dans la Beauce.

La faim, le froid et la fatigue se faisaient de plus en plus sentir, les provisions manquaient et le moral des soldats baissait. Mais les officiers: Arnold, Greene, Morgan, Hanchett, Hendrick, Humphries, Dearborn, etc., etc., conservaient au milieu de tous ces périls leur énergie et même leur bonne humeur.

C'est en arrivant sur la frontière du Canada, dans la Beauce, que les trois premières divisions apprirent la défection d'Enos, et qu'il n'y avait plus d'espoir de recevoir de provisions que celles qu'on pourrait se procurer des Canadiens.

La famine était aussi à craindre en retournant vers la rivière Kennebec qu'en avançant vers la Chaudière.

Le patriotisme et l'honneur de prendre Québec décidèrent ces hardis et braves guerriers à continuer leur route.

Arnold et son secrétaire privé, Oswald, partirent avec Hanchett, le Lt Church, Steele et treize hommes. Ils entreprirent le portage de quatre milles et demi qui sépare les eaux américaines des eaux canadiennes. Ce portage sur la crête des montagnes est toujours indiqué par les auteurs sous le nom de "Terrible Carry".

Le 25 octobre au matin, Arnold était dans la rivière qui porte son nom, avec un canot et quatre bateaux.

Le 28, après avoir traversé le lac Mégantic, qui a vingt et un milles, toute l'escouade était rendue au pied du lac, à quatre milles de la Chaudière, où il laissa un soldat qui s'y construisit une cabane d'écorce. Ce fut à cet endroit que vinrent camper les différentes divisions de l'armée, qui prit le nom plus tard de "Sandy Bay".

Malgré l'ordre qu'il en avait reçu, Morgan transporta plusieurs bateaux à travers le "Terrible Carry".

Le 30 octobre, les soldats de Smith et de Hendrick descendaient en ligne indienne le long de la rivière Arnold; arrivés à un mille de la rivière du lac des Araignées, ils campèrent. Exténués, ils se couchèrent sur la terre, n'ayant qu'une légère couverture pour tout abri. Le lendemain, ils se réveillèrent avec quatre pouces de neige sur leur couverture. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas passé une aussi bonne nuit. La neige avait succédé à la pluie.

Au lever du soleil, ils reprirent leur marche et entrèrent dans un terrain plat et inondé, c'était la savane si traîtresse des rives du lac Mégantic ou périt plus d'un confédéré. Après avoir parcouru trois quarts de mille, ils firent un arrêt pour attendre les traîtres. Tout à coup, une des trois femmes dont nous avons déjà parlé, demanda où était son mari, le soldat Warner; et un des compagnons du disparu lui dit qu'il était resté assis sur un arbre à quelques milles en arrière, trop faible pour avancer. A ces mots, cette femme courageuse, sans hésitation, les yeux remplis de larmes, rebroussa chemin. Seule, elle revint vers le pauvre malade qu'elle assista jusqu'au dernier soupir, l'enterra avec des branches et des feuilles. Quelques jours après, elle rejoignit la compagnie, après une marche de vingt milles, l'arme de son mari au bras et emportant sa ceinture de cartouches.

Que d'actes héroïques n'ont-ils pas été accomplis pendant cette célèbre campagne de 1775?

Et voici comment l'un de ces malheureux a décrit la marche qu'il avait faite depuis la frontière entre le Maine et la Beauce, jusqu'au saut de la Chaudière, à St-Martin. Son histoire est celle de tous ses compagnons.

"La faiblesse générale qui avait gagné chaque homme, augmen-

tait d'heure en heure, par le manque de nourriture; et, ces montagnes qu'il fallait gravir, la neige, le froid qui nous pénétraient jusqu'à la moelle des os, nous avaient exténués et nous faisaient désirer la mort comme terme de nos souffrances. C'était désespérant et triste de voir ces hommes au dernier degré de faiblesse, se traîner le long des rochers et dans les marais ou bien encore trébucher au moindre obstacle.

Il nous arrivait souvent de voir, pendant que nous étions à gravir une montée, parmi ceux qui descendaient le versant que nous venions de passer, des hommes qui tombaient sur leurs voisins, puis ensuite, s'entraînaient pour ne pas retomber. Quel cœur n'aurait pas été touché devant un tel spectacle! Cela aurait attendri le sauvage le plus endurci que de voir ces créatures affaiblies, faisant halte au sommet de l'une de ces montagnes et se demandant s'il auraient la force de la descendre; ils apercevaient sur l'autre versant leurs camarades, s'acheminant dans la neige, le long des rochers. Cette vue donnait un peu de courage—la descente commençait mais encore on voyait des hommes chanceler à tout moment et d'autres n'ayant pas la force de se retenir, tomber dans un précipice, tandis que leur fusil volait loin d'eux. Un camarade s'empressait de porter secours, mais celui-ci faisait la même chute. Tous deux finissaient par se lever, se traînaient vers leurs fusils couchés dans la neige; ils reprenaient leur marche que la vue d'un escarpement à gravir leur rendait encore plus pénible. Cette fois, réalisant ce qu'ils auront à souffrir, avant d'y arriver, ils faisaient un effort pour monter en s'attachant de leurs mains aux branches et aux broussailles, mais le pied leur manquait et ils tombaient pour ne plus se relever. Hélas! mes yeux ont trop souvent vu ces scènes horribles se répéter, que le cœur me gonfle à ce souvenir."

Enfin toute l'armée finit par se rendre à la tête de la rivière Chaudière excepté Morgan qui était en retard. Là une grande déception l'attendait; les provisions promises par Arnold n'étaient pas arrivées; c'était la famine complète, le désespoir pour plusieurs et la mort pour un grand nombre.

Tous les chiens furent tués et mangés et tout ce qui pouvait constituer un élément de nourriture, fut mis à contribution, chaussures, vêtements en peaux d'original, sacs à munition, etc., etc. furent lavés, nettoyés et bouillis. On mâcha ce qui pouvait être mâché et on but avec avidité le jus de toutes ces matières si peu soutenantes.

Morgan restait encore en arrière, mais bientôt, il réussit à rendre ses bateaux sur la rivière Arnold. Descendre cette rivière, traverser le lac et se lancer sur les eaux de la Chaudière fut l'affaire de quarante-huit heures.

A peine avait-il parcouru quinze milles sur la Chaudière, que toutes les embarcations avaient été détruites, et comme tous les autres membres de l'expédition, lui et ses soldats durent marcher sur les rives tantôt montagneuses, tantôt marécageuses de la Chaudière et ce avec les mêmes misères que leurs devanciers, sans provision et sans aucun équipement pour se mettre à l'abri du froid et de la pluie.

PASSAGE D'ARNOLD DANS LA VALLÉE DE LA CHAUDIÈRE EN 1775— DU LAC MÉGANTIC A QUÉBEC

Au matin du samedi, 28 octobre, Arnold s'embarqua sur le lac, à Sandy Bay, avec un canot, quatre bateaux et treize hommes.

Il semble que lui-même prit place dans le canot d'écorce et ses hommes avironnèrent si bien qu'à dix heures, il avait déjà atteint la rivière Chaudière. Il avait quatre heures d'avance sur les bateaux. Ceux-ci l'avaient rejoint dès onze heures. Une fois les bagages bien attachés dans les bateaux, ils commencèrent à descendre la rivière.

Les eaux de la Chaudière étaient bouillonnantes et écumeuses. Le lac Mégantic est à 800 pieds au-dessus du niveau de la rivière à Sartigan, c'est-à-dire que la pente de la Chaudière du lac jusqu'à St-Georges est souvent au-delà de 40 pieds au mille, et Mégantic à treize cents pieds au-dessus du niveau du fleuve devant Québec. La ligne droite qui sépare ces deux points n'est que de 75 milles, et de 117 milles en suivant les sinuosités de la Chaudière. Ce qui

rend les rapides de cette rivière remarquablement dangereux, c'est qu'ils sont hérissés de rocher; tous ceux qui ont vu ces rapides le savent. J'ai entendu dire que très peu de guides ont risqué de s'y aventurer et que le seul qui ait réussi à les descendre sans accident, s'était bien promis de ne plus recommencer.

Arnold et ses compagnons couraient donc de grands dangers. Ils n'avaient probablement pas d'expérience dans ce genre de navigation et encore moins dans de pareils rapides. Les meilleurs canots ne pouvaient tenter cette navigation avec probabilité de succès à travers les rochers et les récifs. Arnold n'était que dans un frêle canot d'écorce; quant aux quatre bateaux, ils étaient mal construits et fort difficiles à conduire.

Malgré tout, la petite troupe se confia aux courants—qui les emportaient à une vitesse de 8 à 10 milles à l'heure, quelquefois encore plus rapidement.

Arnold croit qu'il avait avancé environ 15 milles, quand toute sa flottille chavira au milieu des rochers de ces rapides.

Trois de ces embarcations furent endommagées et il ne restait rien des deux autres. Quatre des hommes avaient perdu leurs propres armes, provisions et bagages.

Mais Arnold ne tarda pas de réaliser qu'il allait courir de plus grands risques, car après avoir fait sécher leurs vêtements, les hommes venaient à peine de s'embarquer dans leurs embarcations que du bateau qui avait pris le devant on entendit crier: "Prenez garde, nous sommes au-dessus d'une chute." Ils étaient donc encore plus exposés que dans ces rapides où ils avaient chaviré. N'eût été de ce cri d'alarme, ils auraient tous péri là.

On fit un portage, puis les embarcations furent mises à l'eau. L'impétuosité du courant les entraînant avec rapidité, elles allèrent bientôt s'abimer dans les chutes de la Chaudière, à St-Martin. Pas une seule n'y échappa. Hommes, bagages et une partie du trésor de l'armée, tout alla à l'eau. Quelques naufragés se cramponnèrent aux bateaux chavirés, et les autres se sauvèrent à la nage. On ramassa ce qu'on put des épaves; il ne restait plus que deux bateaux utilisables.

Le lendemain, 30 octobre, Arnold et ses compagnons, plus morts que vifs, atteignaient Sartigan, un village abénaquis au nord-ouest de la rivière Famine, près de la Chaudière, où ils attendirent l'armée. Arnold avait fait presque 60 milles en deux jours. Il avait fait ce trajet sans perdre une minute afin d'envoyer des provisions à son armée en détresse le plus tôt possible. En ce moment, les fidèles survivants de la patriotique armée de Boston, étaient échelonnés le long de la Chaudière, souffrant de la faim, du froid, de la pluie glacée et de la neige, tous les vêtements en haillons, la plupart pieds nus, leurs chaussures ne résistaient ni à l'eau ni aux cailloux. Quelques-uns même ayant perdu leur coiffure, s'avancèrent tête nue, affaiblis, exténués, un grand nombre s'arrêtaient pour ne plus se relever. C'était la marche la plus pénible qu'aucune armée n'eût à subir sans périr entièrement.

Les récits que nous ont laissés le Juge Henry et le soldat Morrison, deux membres de l'expédition, peuvent nous donner une idée de ce que ces Bostonnais ont eu à endurer dans cette région de montagnes couvertes d'épaisses forêts et entre-coupées de marécages que l'homme peut difficilement traverser sans exposer sa vie. Aux compagnies de Smith et de Simpson,—en arrivant près du canton de Jersey, il ne restait qu'un bateau dans lequel on avait embarqué le lieutenant McClelland; il se mourait de pneumonie. Au moment d'arriver aux chutes de la Chaudière, (à St-Martin) l'embarcation chavira et c'est avec les plus grandes difficultés qu'on put porter secours au malade qui était échoué sur un rocher au milieu de la rivière.

On lui fit un abri, alluma un grand feu, et ses amis vinrent lui dire adieu, lui laissant deux soldats pour en prendre soin.

Quelque temps après, deux sauvages, bien payés, par les officiers Smith et Simpson, vinrent chercher ce malade, en canot et le conduisirent dans la première maison de St-Georges qui se trouvait à trois cents verges de la rive nord-ouest de la rivière La Famine.

C'est là que mourut, quelques jours après, le lieutenant McClelland enfant du pays ensoleillé de Juanita. Il avait fait neuf cents

milles pour venir mourir obscurément sur les rives glaciales de la Chaudière.

La jeune indienne Jacataqua, se rendit jusqu'à la rivière Famine. Elle avait conservé son chien, avec qui elle allait chasser et chercher des herbes et des racines pour soigner les malades. Elle sauva ainsi la vie à plusieurs. On respecta la vie de son fidèle ami, qu'elle considérait comme son seul défenseur. Elle avait dit aux affamés que si on tuait son protecteur, qu'elle disparaîtrait immédiatement. Comme elle avait rendu d'immenses services à toute l'armée, on respecta son désir et son chien eût la vie sauve.

Le deux novembre, lorsque la première avant-garde de l'armée n'était encore qu'à 4 milles au-dessus des chutes de la Chaudière, à St-Martin, les provisions promises par Arnold arrivaient aux affamés.

À la vue de ce secours, presque inespéré, soldats et officiers se jetèrent à genoux, et les yeux au ciel, remercièrent, avec beaucoup de sincérité, sans doute, le Dieu de toute bonté.

C'est du moins ce qu'on rapporte.

Aussitôt arrivé à Sartigan, Arnold s'était procuré quelques provisions, qu'il expédia sans retard vers son armée par le lieutenant C. Church accompagné d'un M. Barin et de huit canadiens, avec une lettre disant qu'il enverrait d'autres secours bientôt.

Un des chevaux de ceux qui étaient venus porter les provisions s'égara, remonta la rivière Chaudière, et fut aperçu par un groupe d'hommes qui se mouraient de faim. Pour ces affamés, tuer ce gibier d'un nouveau genre, l'écorcher et le faire cuire fut l'affaire de quelques minutes.

Ce cheval conserva la vie à dix personnes.

Dès les premiers jours de novembre, les troupes commencèrent à arriver à Sartigan. Leur dernière épreuve fut de traverser la rivière du Loup. Là encore comme ils avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, quelques-uns se noyèrent et d'autres saisis par l'eau glacée de la rivière moururent dans les jours suivants. Il y avait trente jours que personne n'avait vu d'habitation.

L'armée à l'exception de quelques trainards, se trouva réunie à Sartigan à l'endroit où est actuellement la résidence de M. Brady. Il y avait là quatre petites maisons et un assez grand nombre de cabanes d'écorce érigées par les sauvages. Les soldats quoi qu'ayant déjà éprouvé les rigueurs de la température canadienne, y souffrirent beaucoup de froid pendant leur séjour, par une tempête de neige et de vent qui fit rage pendant deux jours.

Le 4 novembre, Arnold, rendu à cinq milles de Sartigan, c'est-à-dire au village actuel de la rivière Gilbert, au-dessus du Rapide du Diable, dans St-François, s'y arrêta.

Natamis et Sabattis, les chefs des Abénaquis, redoutés à bon droit par Arnold comme étant favorables à Carleton, accompagnés d'un grand nombre de sauvages, lui demandèrent dans des discours pompeux qu'elles étaient son intention et celle de son armée.

Le général américain, peut-être pris par surprise, leur répondit par un grand discours rempli de belles promesses.

Le discours d'Arnold eut plein succès et quarante sauvages avec leurs canots se mirent à la disposition de l'armée de Washington et descendirent la Chaudière.

La promesse séduisante, dit le Dr Senter, de pouvoir acheter le rhum à bon marché, fut l'argument le plus persuasif et le plus convaincant de ce discours.

Les indiens furent prompts à trouver un nom à Arnold et le nommèrent "L'Aigle Noir", suggestion probablement inspirée par la hardiesse de son attitude et par son œil vif et perçant. Natamis, à cette première entrevue, d'après la tradition, l'avait ainsi harangué.

"L'Aigle Noir vient conquérir la forêt vierge. La forêt vierge cédera à L'Aigle Noir, mais le Roc le défiera. L'Aigle Noir va s'envoler vers le soleil. Les nations vont l'admirer et chanter ses louanges. Cependant, du plus haut de son ascension, sa chute est certaine. C'est quand ses ailes frôleront le ciel, qu'une flèche lui traversera le cœur."

Cette funeste prophétie, énoncée avec la caractéristique si clairvoyante de l'orateur indien, dut créer une certaine appréhension dans l'esprit du jeune officier.

Nul doute que cette prédiction impressionna Arnold, et qu'il se la rappela sur la fin de sa vie.

Arnold avait envoyé une dépêche de Sartigan à Montgomery, par un M. Robicho, (Robichaux) qui fut fait prisonnier à Québec.

Cette nouvelle de la capture de Robicho, et celle de l'arrivée de l'armée des Bostonnais, que l'on disait être composée de brigands habillés de tôle, (au lieu de toile), ce qui les rendait invulnérables aux balles, se répandirent en même temps dans la vallée de la Beauce, et jetèrent la terreur chez tous les Beaucerons. Une autre rumeur disait que l'armée anglaise devait se rendre dans cette région de Sartigan, nom qui désignait non seulement le village des sauvages à la Famine, mais qui, par extension, désignait les quatre seigneuries de la Nouvelle Beauce. Cette autre invasion devait être faite pour s'emparer de tous ceux qui ne prendraient pas les armes contre les américains et pour détruire les établissements de ceux qui ne s'enrôleraient pas.

Les Beaucerons étaient effrayés et devenus inquiets. Arnold alarmé, fit aussitôt répandre à profusion le manifeste du Congrès aux Canadiens, si alléchant pour eux, que bientôt ils se rassurèrent et devinrent plus hardis. Les habitants de la Beauce, en 1775, quoi qu'en disent Arnold et ses officiers, étaient très intelligents. Ils étaient moins naïfs qu'ils ne paraissaient l'être. Ils étaient retords et rusés et leurs descendants aujourd'hui leur ressemblent beaucoup.

Arnold put alors plus facilement les approcher et obtenir toutes les provisions qu'il lui fallait. Toutefois, il se plaignit amèrement que tout ce qu'ils lui vendaient était d'un prix exorbitant. Lorsque les Américains disparurent du pays, Sartigan, les Beaucerons déplorèrent le départ des *Bons Bostonnais*.

Arnold se rendit à Ste-Marie, le cinq novembre et s'empara du domaine du jeune seigneur G.-E. Taschereau, dont le manoir était au sud-ouest du chemin en face de celui, actuellement résidence de Madame Charles Lindsay, près de la Chapelle Ste-Anne. Ce fut le lieu de rendez-vous de l'expédition.

Le général américain, qui avait ménagé les habitants, n'épargna pas le seigneur Taschereau dont il connaissait la loyauté au gouvernement britannique. Non seulement il s'empara de tout ce qu'il trouva sur son domaine, mais le 26 février 1776, il fit vendre à l'encan meubles et animaux, etc., tout ce qui lui tomba sous la main.

Voici le procès-verbal de cette vente:

Inventaire des effets appartenant au Seigneur Gabriel-Elzéar Taschereau vendus à la criée publique à la Beauce, en 1776, par les Bostonnais.

"Etat des effets qui ont été criés et vendus au domaine de monsieur Taschereau à Sartigan et appartenant à mon dit sieur Taschereau, par le nommé John Mack revêtu de l'ordre de monsieur le colonel Arnold, qu'il a fait interpréter à Etienne Barbeau, fermier et meunier de mon dit sieur Taschereau et son dépositaire, par le nommé Robertson interprète."

SAVOIR:

	Sch.	sols.
14 février, 1776.		
Payé—Une chaudière et une marmite de fer adjudgée à Etienne Barbeau à quinze livres argent courant, de Québec.....	15	
" Un miroir adjudgé à Etienne Barbeau, à vingt-quatre livres.....	24	
" Une vache adjudgée à Joseph Pamerleau, à trente livres.....	30	
" Une vache adjudgée à Charles Goulet, à trente-deux livres.....	32	
" Une vache adjudgée à Claude Patris, à trente-et-une livres 4.....	31	4
" Une taure adjudgée à Louis Proteau, à vingt-neuf livres.....	29	
" Une vache adjudgée à Michel Pamerleau, à vingt-quatre livres, dont dix sols pour le veau.....	24	10
" Deux veaux de l'année adjudgés au sieur Barbeau	27	
" Une patite taure adjudgée au sieur Gagné.....	10	15
" Un cheval avec son harnais adjudgés au sieur Toulouse.....	61	
" Une vache adjudgée à Antoine Marcoux.....	24	

Payé—Deux mères moutonnes adjudgées à Fabien Marcoux.....	12	10
“ Deux jeunes moutons adjudgés à François Parent.....	10	4
“ Deux moutons adjudgés à Robertson l'interprète.....	16	12
“ Deux béliers adjudgés à Jean Patry.....	9	12
“ Deux béliers adjudgés à Jacques Parent.....	9	12
“ Deux béliers adjudgés à Joseph Gagnon.....	8	
“ Un cochon adjudgé à Frs Quirion.....	12	
“ Un cochon adjudgé à P. Rodrigue.....	12	
“ Six poules adjudgées à P. Bourg.....	4	
“ Six autres poules et un coq adjudgés à J. Bourg.....	3	15
“ Dix minots d'avoine adjudgés à Claude Patry, à 24 sols le minot.....	12	
“ Dix minots de bled adjudgés à Adrien Langevin à trois livres cinq sols le minot.....	32	10
“ Dix minots de bled adjudgés à C. Patry, à 12 livres quatorze sols le minot.....	27	
“ Dix minots de bled adjudgés à Louis Proteau, à trois livres huit sols le minot.....	34	
“ Dix minots de bled adjudgés à Pierre Thibaudeau à trois livres douze sols le minot.....	36	
“ Un poêle de fer avec son tuyau adjudgé à Morriset.....	120	02
“ Un lit adjudgé à Etienne Pamerleau.....	28	16
“ Un matelas adjudgé au sieur Barbeau.....	14	
“ Une paire de draps adjudgés au sieur Robertson.....	9	12
“ Un traversin, oreillet et courte-pointe adjudgés au sieur Barbeau.....	10	10
“ Une couchette et une pailleasse adjudgée à Dumergue.....	3	17
“ Un lit de plume adjudgé à Jean Patry.....	21	12
“ Une paire de draps adjudgés à Robertson.....	10	
“ Une couverture adjudgée au sieur Toulouse.....	10	
“ Une courte-pointe de coton et un traversin adjudgés au sieur Roch.....	16	
“ Un matelas adjudgé à Pierre Rodrigue.....	17	1
“ Une couchette et pailleasse adjudgée au sieur Garon.....	4	
“ Deux chesnes de mémoire adjudgées au sieur Barbeau.....	3	
“ Deux pioches adjudgées à Frs. Verreau.....	3	6
“ Faucilles, charrettes, pelles et tout l'attirail complet d'une ferme est ainsi vendu à vil prix.		

Le procès verbal ajoute: “En outre il a retiré par-devant moi, un cheval de la ferme, harnais et carriole qu'il a vendus après coup à vil prix, au nommé Poiré, de la Pointe-Lévis, tandis que le tout valait au moins trente piastres.”

“Une moutonne qu'il a donnée à Breton.

“Une autre moutonne qu'il a donnée à Turcot.

“Cent livres de lard qu'il a pris pour lui et six minots de bled.”

“Une paire de bœufs qu'il a donnés aux sauvages, valant 15 piastres.”

“Le tout se monte à.....980 6
ou L50 15 sch. 11 d.”—\$203.22.

Pendant leur séjour à Ste-Marie, le général américain et ses officiers firent bombance au manoir: dindes, poulets, et bon vin, rien ne fut épargné. Et plus d'un d'entre eux qui, avait eu tant à souffrir de la faim, abusa de l'abondance de la table, le jeune Henry, plus tard juge, fut victime de sa gourmandise, et faillit en mourir.

Le gros de l'armée laissa le camp du village de la rivière Gill et en canots et s'arrêta au village actuel de Ste-Marie. Les soldats couchèrent dans l'église et chez les habitants où ils furent reçus avec cordialité. Sir James Lemoine dit que la tradition rapporte que le curé de la région, M. l'abbé Verreau, leur avait conseillé de bien traiter les Bostonnais. Ceci n'est peut-être qu'une légende imaginée par les Beaucerons pour se défendre de leur amabilité pour les Américains et du peu de cas qu'ils avaient fait du patriotique mandement de Mgr Briand, qui les exhortait à s'enrôler pour défendre le Canada contre les rebelles.

Le dernier contingent rendu à Ste-Marie, était celui des invalides au nombre de près de quatre-vingt-quinze, que Meigs descendait dans vingtcanots qu'il avait achetées des sauvages et des canadiens. On se servit de ces canots pour voyager dans la Beauce.

La vallée de la Chaudière, de St-Georges à Ste-Marie, laissa une bonne impression chez les Américains. Ils admirèrent l'hospitalité des habitants, l'apparence d'aisance de leurs maisons blanchies à la chaux et la beauté des paysages qui changent à chaque tournant du chemin.

Les chapelles de St-François, de St-Joseph et de Ste-Marie firent leur admiration. Les croix (Calvaires) plantées ci et là le long du chemin, avec les images représentant soit la sainte Vierge, soit sainte Anne, parurent bien étranges aux orthodoxes de la Nouvelle-Angleterre et aux presbytériens écossais de la Pennsylvanie.

Un groupe de confédérés, des invalides probablement, restèrent à Ste-Marie, dans la maison du seigneur Taschereau et chez les cultivateurs. Ils ne paraissent avoir laissé le pays de Sartigan qu'après l'encan des biens du seigneur Taschereau, le 26 février 1776.

L'armée d'Arnold avait encore 30 milles à faire pour se rendre à Lévis. Elle partit de Ste-Marie, le six et le sept novembre, partie à pieds, et partie à cheval, les officiers avaient loué des chevaux des habitants sur lesquels en guise de selles, ils mirent des peaux de mouton.

Officiers et soldats, en laissant Ste-Marie, suivirent la route Justinienne jusqu'à St-Henri. L'état des chemins était affreux, la route n'était qu'une suite d'ornières. Il avait plu et neige, la terre était détrempeée et les pavés en bois rond du chemin flottaient. Parfois, il fallait traverser des savanes, l'eau à mie-jambe, et les chevaux en avaient jusqu'au ventre, mais les soldats d'Arnold avaient de l'entraînement et c'est gaiement qu'ils firent ces 15 milles sans voir une seule habitation, pour se rendre au village du vieux St-Henri, le long de la rivière Etchemin, près du moulin actuel que Caldwell a fait construire après 1775.

Le lendemain, ils arrivèrent à Lévis, tout couverts de boue, les habits en lambeaux, la barbe et les cheveux longs, ressemblant plutôt à des orang-outangs qu'à des hommes.

Le 13 novembre, deux mois après leur départ de Cambridge, ils traversaient à Québec, mettaient le pied à terre à l'endroit où quinze ans auparavant Wolfe, avait débarqué ses troupes.

Le 14 novembre, ils étaient sur les Plaines d'Abraham.

Des 1200 hommes qui avaient fait parti de cette expédition, 500 s'étaient rendus jusqu'à Québec, 95 restaient en arrière, la mort en avait fauché un grand nombre, la maladie et la désertion avaient emporté le reste.

Combien périrent le long du trajet de Boston à Québec? Il est très difficile de l'établir; Morison, un des officiers d'Arnold prétend que leur nombre pouvait atteindre le chiffre de 80.

La plupart trouvèrent la mort le long de la rivière Chaudière, depuis le lac Mégantic aux chutes de St-Martin.

Fobes, de l'armée d'Arnold, un des prisonniers faits à Québec, réussit à s'échapper, et en 1776 il remonta la Chaudière. Dans le rapport de sa fuite, il dit y avoir vu un grand nombre de squelettes de ses compagnons.

Le journal du Capitaine Dearborn, en date du 3 novembre 1775, constate que “Plusieurs de nos hommes sont morts pendant ces trois jours derniers.”

La maladie et les noyades firent aussi quelques victimes lorsque l'armée remonta la Dead River.

Un assez grand nombre périrent aussi sur les rives des lacs Mégantic et des Araignés.

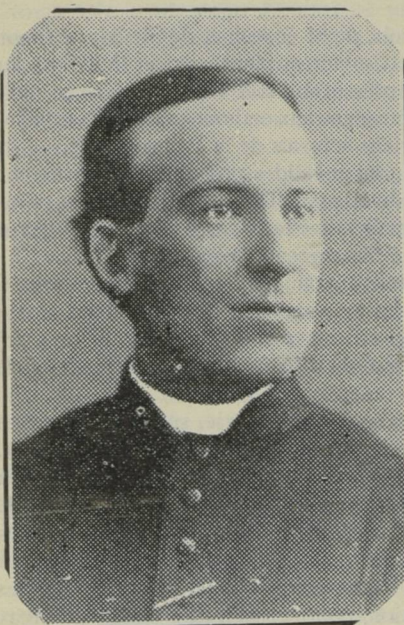
Dans les derniers jours d'octobre, dans la hutte que les éclaireurs d'Arnold avaient construite à Sandy Bay, sur le bord du Lac Mégantic, chacun ne reçut qu'un pot et une pinte de farine et quelque-uns une tranche ou deux de lard. C'était là toutes les provisions qu'ils avaient pour se nourrir dans le trajet qu'ils eurent à faire depuis Mégantic jusqu'à Sartigan (St-Georges,) trajet de 60 milles en pleine forêt.

Beauceville, juillet, 1924.

P. ANGERS.



CHEZ NOS MEMBRES



M. L'ABBÉ IVANHOE CARON

Tous les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres et les abonnés du *Terroir* ont appris avec grande joie, la nomination récente de M. l'abbé Ivanhoe Caron, au poste d'assistant archiviste de la province. M. l'abbé Caron a été l'un des premiers à souscrire sur la liste des membres de notre Société.

La nomination de M. l'abbé Caron apportera à M. le commandeur Pierre-Georges Roy, archiviste de la province, un collaborateur distingué et érudit. M. Roy est en charge depuis trois ans du bureau des archives fondé par M. C.-J. Simard, sous-secrétaire de la province. Au cours de ces trois années, le bureau des

archives n'a cessé de prendre de l'extension. Le rapport annuel de l'archiviste, qui dénote un travail absorbant, en fait foi. L'importance de ce bureau est devenue telle que le gouvernement provincial a jugé nécessaire de donner un assistant à M. Roy. Il a alors jeté les yeux sur M. l'abbé Caron, que de longues et laborieuses études ont mis bien au courant de la valeur de nos documents historiques.

Dès son entrée au bureau des archives, M. l'abbé Caron collaborera avec M. Roy à un important travail: la préparation d'un index. Tous les documents qui remplissent aujourd'hui, le bureau des archives ne sont pas classés. Et il se ne passe pas une journée sans que l'archiviste reçoive de nombreuses demandes de renseignements, quelquefois sur des sujets qui remontent à des dates lointaines. Les recherches sont alors très longues et les renseignements retardés. En outre, l'importance d'un très grand nombre de documents, comme ceux, par exemple, que M. Roy découvrirait, il y a quelque temps au sujet de la capitulation de Québec, requiert la préparation d'un index. On sait que M. Roy vient de découvrir l'acte originale de la capitulation de Québec signé par le gouverneur français d'alors, M. de Ramezay.

Le nouvel assistant-archiviste de la province est missionnaire colonisateur depuis 1909. Il entra, à cette date, au département de l'immigration, à Ottawa. Pendant deux ans, il prêcha aux Etats-Unis le rapatriement des Canadiens français. Puis en 1911, sur la demande de Mgr Latulippe, alors vicaire-apostolique du Témiscamingue, l'hon M. Charles Devlin, ministre de la colonisation dans le cabinet Gouin, eut recours aux services de M. l'abbé Caron pour peupler le Témiscamingue. Un an plus tard, M. l'abbé Caron s'en allait exercer son apostolat de missionnaire dans l'Abitibi, dont il s'est occupé jusqu'à sa nomination au bureau des Archives. On sait de quelle manière le zèle de M. l'abbé Caron dans cette partie de la province a été récompensé. L'Abitibi, qui n'était qu'une petite bourgade, en 1912, a aujourd'hui une population de 18,000 âmes. M. l'abbé Caron y a organisé des excursions et donné des conférences qui n'ont pas contribué pour peu à ce développement.

M. l'abbé Caron est né à l'Islet, en 1875. Il a été ordonné prêtre en 1900, à St-Ferdinand d'Halifax, par Son Eminence le cardinal Bégin, qui était alors évêque de Québec. Pendant un an il fut vicaire à Lauzon. De 1911 à 1904, il étudia au Collège Canadien, à Rome, et y conquist ses titres de docteur en philosophie et docteur en théologie. De retour au pays, il fut vicaire à St-Jean-Baptiste de Québec jusqu'en 1909, alors qu'il entra au département de l'immigration à Ottawa.

M. l'abbé Caron est l'auteur de trois volumes importants: "la Colonisation du Canada sous la domination française" et "la Colonisation de la province de Québec,—Début du régime anglais". Ce dernier volume lui valut le deuxième prix David, au concours de l'an dernier. Le troisième volume de M. l'abbé Caron: "la Colonisation des Cantons de l'Est", est actuellement sous presse et sera mis en librairie dans une couple de mois. Le nouvel assistant archiviste de la province est membre de la Société Royale du Canada depuis 1921 et docteur es-lettres de l'université Laval.

Du bonheur que nous donnerons naîtra notre propre bonheur.
Abbé A. BESSON.

Fais une fois ton devoir en public, et les autres le feront dix fois en leur particulier.

(Suite de la page 81)

beaux navires, s'agitaient follement dans l'esprit enflammé du petit écolier qui passait, vous auriez bien ri, matelots trapus, cuisiniers barbouillés, officiers chamarrés!

"Mon oncle" est mort comme je finissais ma Rhétorique. Les derniers temps, ses yeux affaiblis lui refusant leurs services, c'est moi qui lui lisais chaque soir avant souper, sur le journal, ses articles préférés. De plus, sur sa demande expresse, j'ajoutais parfois à cette lecture celle d'un discours ou d'une narration que nous venions de faire en classe. Et telle était la faiblesse de "mon oncle" à mon égard qu'il me déclarait, la voix attendrie, que c'était bien beau et que si je voulais travailler, je pourrais faire quelque chose plus tard. Et nous nous regardions longuement, les yeux embués de larmes.

Cher "mon oncle", vous êtes maintenant, depuis plusieurs années, dans un lieu où l'on juge les hommes et les choses de très haut et à leur juste valeur. Puissiez-vous de là m'aider à réaliser la plus noble de vos ambitions qui était de me voir devenir un chrétien convaincu, un parfait citoyen comme vous, "mon oncle"!

Aimé PLAMONDON.

LA REVUE DES LECTURES



A L'OMBRE DES ERABLES

Quelques réflexions au sujet du dernier livre de M. l'abbé Camille Roy.

PAR

MAURICE HEBERT

Sous un titre qui est en même temps une ingénieuse allégorie, et si agréablement expliquée dans une modeste préface qu'il faut relire, M. l'abbé Camille Roy a récemment publié un nouveau volume de critique littéraire. Pamphile Le May, Mgr Th.-E. Hamel, Napoléon Legendre, Raphaël Gervais, Mgr Lionel Lindsay, Mgr L.-A. Paquet, Albert Lozeau, l'abbé Arthur Lacasse, B'anche Lamontagne, l'abbé Alfred Tremblay, "L'appel à la Race", notre patriotisme littéraire en 1860 y font tour à tour l'objet de ces études fouillées, alertes, attachantes auxquelles le savant critique canadien nous a dès longtemps habitués et dont la *manière* semble toujours meilleure d'une fois à l'autre. C'est ainsi qu'aux *Erables en Fleurs* de 1923 succède, en 1924, *A l'Ombre des Erables*. On y voit d'emblée, par l'ampleur et la variété des sujets traités, pourquoi l'art de M. Roy n'a jamais été plus vigoureux (sauf dans "La Critique littéraire au XIXe siècle," œuvre qui, d'une originalité de fond moins évidente, est cependant du style le plus solidement bâti qu'on puisse trouver chez nous). C'est que le livre à apprécier est la source essentielle d'inspiration du critique. A travailler sur des idées plus fortes, plus nettes et plus artistement exprimées, celui-ci sent tout naturellement se raffermir, se clarifier et s'embellir sa propre pensée et son propre style. L'auteur qu'il analyse devient alors son modèle; et, s'il arrive certainement, en un curieux parallélisme, que le modèle soit égalé, il est aussi possible, par l'effet d'un renversement plus curieux encore des valeurs, que le modèle soit dépassé. Certes il serait faux de conclure que le critique est un rival dangereux pour un auteur. Affirmons plutôt que le critique est lui-même un auteur, et qui veut s'ignorer, et dont on ne saurait pourtant empêcher les qualités littéraires de s'affirmer quasi spontanément.

C'est donc un régal pour un auteur d'être apprécié par M. l'abbé Camille Roy. L'attitude de celui-ci n'est jamais pédante, et il manie expertement une plume correcte, vive, souple et ferme à l'occasion. Le lire est déjà une leçon de bien écrire.

* * *

Emile Faguet a résumé dans son *Art de Lire* le rôle du critique. Un seul mot lui a suffi:—Sympathie,—un seul mot auquel s'adjoint de lui-même cet autre:—Raison—.

Or M. l'abbé Roy, qui possède son Faguet sur le bout de ses dix doigts, professe cette sympathie littéraire, cette charité de l'esprit. Et rien n'était plus urgent en notre jeune république des lettres qui sort à peine (si elle n'y est pas encore fortement engagée), de cet *âge héroïque* que quelques-uns ont osé appeler la *période larvaire*. Donc, lorsqu'ils le méritent tant soit peu, encourager les timides, aiguillonner les indolents, ramener les présomptueux au sens des réalités, applaudir à ceux à qui la fortune sourit—sans toutefois leur céler leurs défauts—voilà l'excellente fonction de cet homme de bien qui a instauré chez nous la véritable critique et ajouté singulièrement à notre histoire littéraire,—quand il n'a pas dû les

créer de toutes pièces tellement elles étaient incomplètes jusqu'ici, et même sur quelques points, inexistantes. Ceci n'ôte en rien le mérite des devanciers et des contemporains qui se sont adonnés ou qui s'adonnent à une vocation de critiques ou d'historiens intermittents, mais du moins nous autorise à affirmer qu'à M. l'abbé Roy revient le courageux précédent d'avoir fondé au Canada un monument écrit qui se pourrait nommer, en transposant un terme légal, notre *corpus juris* littéraire.

C'est donc aussi, on le discerne déjà, un monument de raison, car le critique ferait besogne vaine si la sagesse de l'esprit ne s'alliait à la plus ouverte cordialité. Au reste, on n'en doit pas vouloir à M. Roy, d'établir de péremptoires démarcations et de formuler des restrictions nécessaires. On en trouvera de bien opportunes, en parcourant *A l'Ombre des Erables*. Elles se manifestent tour à tour sous le couvert d'une douce ironie, d'une suggestion transparente, d'une élégante mise au point et d'une foule de conseils droitement donnés où la bonne foi ne fait aucun doute. Il faudrait suivre pas à pas M. Roy en son livre pour relever là-dessus des précisions qui étofferaient cet article. Nous en laissons le plaisir (nous nous le sommes accordé hier, pour notre part.) au lecteur, convaincu à l'avance qu'il sera comme nous charmé d'une méthode aussi pénétrante qu'elle est variée, aussi sincère qu'elle est nuancée. Rapassez, par exemple, le chapitre où Le May est évoqué, et où ses poèmes sont commentés; celui encore où Lozeau est harmonieusement expliqué; celui enfin où Blanche Lamontagne, rencontre une si haute interprétation de son lyrisme rustique.

* * *

Or ce critique au grand cœur est un écrivain, l'un des meilleurs que nous ayons. L'austérité de la science historique, le déchiffrement des grimoires, la pratique du bien voir sous les troubles apparences des choses n'ont pas étouffé en lui les dons précieux de la plume. Au contraire cela a soutenu ces dons et leur a fourni un aliment, puisque le talent sait tirer parti de tout. Le style a donc brillé. La phrase ordonnée suit son cours, brode en passant les méandres du développement logique, revient à son centre, puis va diligemment à son but. M. Roy ne s'abandonne pas au *bel canto*, mais il sait disposer où il convient d'appréciables ornements. Il y apporte autant de rhétorique qu'il faut, et pas davantage, car il sait substituer à la superfétation, au fade artifice du nombre et des fioritures la beauté réelle de l'art. Au besoin il parle net. Ne vous y trompez point: ce doux est un volontaire, à la façon de saint François de Sales. Jamais agressif, il saura d'autant mieux réserver ses batteries pour défendre une cause chère, notamment ses vieux maîtres méconnus. Or c'est précisément dans son appréciation de *L'appel de la Race* que M. Roy déploie l'énergie d'un style qui vit d'une énergique pensée. Aussi bien, et c'est par là que nous renforçons incidemment notre thèse du début, le livre de Alonié de Lestres—ce crâne petit roman où il y a tant de bon et quelque mal comme

par hasard, hélas!—a permis à M. Roy de donner toute sa mesure *Partibus factis sic locutus est leo*: il a mis chaque chose à sa place, et alors, mais pas avant, célébré Alonié de Lestres. C'est ainsi que nous entendons, avec beaucoup d'autres, le sens des remarques de M. Roy. Alonié de Lestres peut accomplir de plus parfaits travaux, refaire même en mieux son captivant bouquin. N'est-ce pas ce qu'espère de lui M. l'abbé Roy, pour avoir le plaisir de l'en douplement féliciter?

Ajoutons enfin que l'alacrité du style chez M. Roy se manifeste mêmement dans les larges tableaux d'histoire. Le dernier chapitre de *A l'Ombre des Erables* établit quel fut *notre patriotisme littéraire en 1860*. Il n'est rien de meilleur que ce retour en vol plané vers une époque déjà lointaine, sous la conduite d'un guide qui n'erre point. Nous avons une littérature, nous en apprenons les traditions, et nous, les tard venus, nous trouvons notre fierté, notre responsabilité à être de bonne lignée. Les anciens nous ont légué un héritage qu'il nous faudra léguer à notre tour, l'ayant accru selon nos forces. Certes oui, il y a une profonde dignité dans la continuité littéraire d'un peuple qui s'exprime pour prendre conscience de son tempérament et qui cherche dans l'art l'extériorisation de ses plus nobles destinées. L'art fut inégal à la tâche. Nous le savons. Mais l'âme nationale transparaisait quand même dans l'insuffisance de ceux qui furent nos glorieux *primitifs*,—non point nos primaires, certes!

C'est l'âme canadienne-française que M. Roy dans une langue savoureuse, nous invite à découvrir avec lui.

Personne n'ignore que M. l'abbé Camille Roy a mené une existence des plus occupées. Mais ses élèves anciens et actuels et ses confrères seuls savent que les dix volumes littéralement tombés de sa plume, au milieu des occupations les plus contradictoires en apparence, ne constituent qu'une parcelle de ses activités. C'est dans l'enseignement, en effet, qu'il s'est surtout dépensé. Combien alors il est doux pour nous tous qu'il a éclairés de son verbe et nourris de sa science de relire les pages émuës où il retrace, dans *A l'Ombre des Erables*, à l'occasion de son étude sur Mgr Hamel, la vie du maître au milieu de ses disciples. Ah! que nous avons revu en esprit et mieux compris, s'il se peut, l'admirable professeur que fut pour nous M. l'abbé Camille Roy! Pour notre part, il nous a paru, un trop court instant, que nous étions de nouveau au pied de sa chaire, avec tant de camarades qui furent aussi assoiffés que nous-même d'apprendre, et surtout aux côtés de celui qui était notre *premier de classe* et qui est demeuré, malgré les surprises de la vie, ce *dimidium animæ meæ* que chante un Latin inspiré. Et nous écoutions, en si favorable compagnie, M. l'abbé Roy incarner l'orateur en Dénios-thène ou Cicéron, le poète en Virgile, le critique en Brunetière et l'aède canadien-français en Philippe-Aubert de Gaspé! C'est à cette formation discrète, presque effacée, et si profonde pourtant, dans une salle perdue, loin de tout bruit, que notre maître s'était consacré. Les livres ne devaient être qu'un écho public, trop rare à notre gré, de ce qui se passait sous les voûtes de la Rhétorique. Mais le Petit Séminaire et l'Université Laval ont reconnu en M. Roy des mérites qu'on estima plus éclatants, puisqu'on a distingué chez lui celui qui serait le grand maître de l'Université et du Séminaire, supérieur de l'un, recteur de l'autre, M. l'abbé Roy devra maintenant élargir au-delà de ses ambitions ses sollicitudes. Quelle âme éminemment préparé il consacra à sa tâche! Que d'idées justes il fera entrer dans le domaine pratique des prudentes améliorations de notre enseignement! Que de zèle il déploiera en ses accablantes fonctions et combien il sera malgré nous distrait, arraché de ses occupations de la veille!

Pouvons-nous être étonnés que nos barbouilleurs canadiens, du même élan que nos auteurs de toutes marques, soit que ceux-ci publient des livres, soit qu'ils écrivent dans les revues (on a noté le soin avec lequel M. Roy a relevé les polémiques éparses d'un Raphael Gervais, entre autres), forment un vœu égoïste dont ils veulent sur-le-champ indiquer les motifs?

Quelqu'un, en effet, qui manie en France le paradoxe, a eu beau jeu de dire:

“Le sort des hommes est ceci:

‘Beaucoup d'appelés, peu d'élus;

“Le sort des livres, le voici:

“Beaucoup d'épelés, peu de lus!”

Eh ! bien, grâce à M. Roy le sort des œuvres canadiennes nous semblait ici plus louable. Chacune avait au moins un lecteur, et tellement averti qu'il se muait aussitôt en critique. Or, M. Roy y employait tout son cœur, toute sa vertu (Dieu connaît quelle somme de patience exige ce travail!) toute sa plume, car le critique lisait la plume à la main et transcrivait pour les renseigner sur eux-mêmes, ses impressions si utiles aux écrivains. Considérant ces faits, qui ont leur importance, croyons-nous, que l'Université et le Séminaire ne fassent point aux auteurs canadiens le vilain tour de ne pas permettre à M. Roy d'achever le couronnement de sa doctrine critique. Que l'un et l'autre ne tentent pas surtout de ne point lui laisser le laborieux loisir d'être toujours le Mentor attiré de nos littérateurs, le gardien auprès de tous du culte sacré des lettres qui nous peuvent sauver, l'animateur et le confident des choses ailées qu'on ne saurait entendre à leur diapason vrai qu'*A l'Ombre des Erables* symboliques.

MAURICE HÉBERT.

La Presse, au sujet du récent concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, écrit ce qui suit:

“Le sixième concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste, qui vient de se terminer, a été couronné d'un succès qui ne le cède en rien à celui des années précédentes. Histoire, folklore, questions nationales et sociales ont permis à nos jeunes talents de s'exercer avec un résultat très encourageant. Souhaitons que les concours de ce genre se multiplient. Ils ont prouvé leur utilité.

“Mais il est un point sur lequel les membres du jury attirent l'attention des concurrents et qu'il importe de souligner au bénéfice de la grande majorité de nos écrivains et non seulement parmi les jeunes. “Nous avons été frappés, dit le rapport du jury, par les bonnes descriptions, l'art du dialogue, la finesse d'observation et par une certaine aisance qui dénote de la lecture et de l'exercice. Nous avons été déçus, cependant, par la banalité de l'inspiration et le défaut de vraisemblance, dans la trame des récits soumis à notre jugement.....”

“Ce sont là, à côté de grandes qualités, deux défauts sérieux qui n'en forment à vrai dire qu'un seul, puisque l'inspiration originale engendrera un récit vraisemblable et sincère. Essayons de toutes nos forces à combler ces lacunes qui, à n'en pas douter, empêchent la littérature canadienne-française de se développer aussi rapidement qu'elle devrait! Surmontons ces obstacles et nos écrivains pourront comparer avantageusement leurs œuvres avec celles des littérateurs des autres pays jouissant d'une civilisation plus ancienne.

“Attachons-nous à observer ce qui est en nous-mêmes et ce qui nous entoure, à savoir l'âme et la nature canadiennes. Il y a là une source quasi inépuisable de sujets bien à nous sur lesquels peuvent s'exercer avec profit les talents de nos écrivains. L'histoire canadienne, si riche en brillants exploits et en nobles caractères, offre aussi maints sujets capables d'inspirer des écrits remarquables autant par l'élévation que par l'originalité des pensées.

“Étudions particulièrement la nature canadienne, si pittoresque, si variée, si intéressante. Elle est là, selon l'expression du poète, qui nous invite et qui nous aime. Efforçons-nous de la comprendre. Adoptons pour ainsi dire un coin de terre, un village, un hameau, et chantons ses louanges, racontons la vie de ses habitants, de ses “types”. Il est impossible que, après un pareil entraînement, nous ne produisions pas des œuvres originales, vraies, canadiennes avec une parure de mots bien française.

“L'occasion de s'essayer dans cette direction sera fournie prochainement à nos jeunes poètes, lors du concours qui doit avoir lieu du 10 au 1er novembre, sous les auspices de la Société des Poètes. Puissent les œuvres qui seront soumises au jury porter une empreinte vraiment canadienne!”



DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce
un peu partout*

Les prix littéraires sont fort attaqués depuis quelque temps en France et ils ne peuvent manquer de l'être en dépit de toute l'intelligence et de toute l'impartialité de ceux qui en composent le jury. Aussi, parle-t-on souvent d'une organisation qui permettrait aux artistes, aux écrivains, aux intellectuels de recevoir l'aide dont ils ont besoin. M. Robert Levy, qui vient d'écrire une thèse de doctorat en droit sur le Mécénat et l'organisation du crédit intellectuel est le premier qui ait osé une étude complète de la question. Il songe à un mécénat, service public dont le crédit intellectuel permettrait d'ailleurs d'attendre l'organisation et c'est pourquoi il se place au strict point de vue objectif. Les écrivains de France doivent-il beaucoup espérer des pouvoirs publics. M. Robert Levy parle longuement des prêts d'honneur aux étudiants qui ont facilité beaucoup l'existence des jeunes universitaires.

Les anniversaires de mort d'écrivain sont nombreux maintenant, chaque année, depuis la guerre pendant laquelle l'on a enregistré une véritable hécatombe de jeunes écrivains et artistes. Combien noire et chargée est, tout spécialement, la liste de ceux qui sont tombés dans la première décennie de septembre. En effet le 3, c'est Ernest Pscichari, le 5, c'est Charles Peguy, le 6, Olivier, Hourcade, (dont on va éditer très prochainement les poèmes posthumes,) le 7, Maurice Deroure, le 8, Pierre Gilbert, etc. Et que d'autres centenaires et cinquantenaires dont la série comprend quelques noms intéressants. Le 5 septembre, le centenaire de la mort de Lacretable; le 12 septembre, centenaire de la mort de Guizot; le 11 septembre, troisième centenaire de la mort de Ronsard. Le 27 août, le centième anniversaire de la mort de Dumas, fils, etc.

James Olivier Curwood, le romancier américain actuellement le plus en vedette non seulement en Amérique mais en Europe, a passé quelques jours à Québec puis est parti pour la région du Lac-Saint-Jean où il restera plusieurs mois en vue de recueillir des notes pour un roman dont il veut faire se dérouler l'intrigue dans cette intéressante région.

Curwood est très à la mode depuis quelque temps en France grâce à la célèbre maison d'Édition Georges Crés qui a publié la plus grande partie de ses romans animaliers traduits par MM. L. Postif et P. Gruyer. Le dernier paru, "Les Chasseurs de Loup" a eu un grand succès de même que "Le Piège d'Or" paru aussi récemment. On assimile Curwood, en tant qu'écrivain animalier, à Kipling en Angleterre et à Louis Pergaud en France. Curwood est, de plus, passé maître dans l'art de décrire les paysages sauvages du grand nord américain ou canadien qu'il a spécialement étudié et où il a fait d'assez longs séjours.

Léo Claretie, auteur de nombreux essais littéraires, est mort le 18 juillet dernier. Né le 2 juin 1862, il était le neveu de Jules Claretie. Il était docteur es lettres, critique, historien, journaliste éducateur de la jeunesse; son talent s'était étendu sur de nombreuses questions. Parmi ses œuvres les plus remarquables citons "Une Histoire de la presse au XVIIIe siècle", "La Jeune Fille au XVIIIe siècle", "L'Histoire de la fabrication des jouets", etc. Au théâtre, il fit représenter une pièce en vers "Le pêcheur converti" en collaboration avec Henri Potez. Parmi ses romans citons: "La Veillée Fumante", "Les Oies du Capitot", "Le Roman d'un agrégé", "Marie Petit 1790".

"Après "Maria Chapdelaine", roman du Canada français, en voici l'épopée". C'est de cette façon que le grand éditeur français Bernard Grasset annonce la parution d'un ouvrage de M. Georges Goyau sur le Canada. L'œuvre de M. Goyau porte en titre général: "Une Épopée Mystique". Plus particulièrement le nouveau livre est intitulé "Les Origines religieuses du Canada".

Joseph Conrad, célèbre auteur de récits de mer, est mort, le 3 août, à sa résidence de Bishopborough, Ang., à l'âge de 67 ans. Il était l'un des meilleurs nouvellistes anglais du continent; il était surtout connu par ses récits de mer. Il avait passé plus de vingt-cinq ans de sa vie à naviguer sous toutes les latitudes. Joseph Conrad était d'origine polonaise et il avait quitté la Pologne à l'âge de 17 ans. Parmi les meilleurs ouvrages de Conrad, on remarque "The Niddger of the Narcissus", "Lord Jim", "Victory", "The Mirror of the Sea" et "The Rover".

La vente de la Bibliothèque d'Arthur Meyer a produit plus de huit millions de francs. Un exemplaire de Molière avec la signature de Pocquejln, un des deux seuls que l'on connaisse, a fait 200,000 francs. Un exemplaire de "L'Affaire Crainquebille" d'Antatole France a été payé 51,700 francs, soit 72,000 avec les frais.

Pour la réception de Me Henri Robert, l'Académie Française a autorisé l'installation d'un microphone pour la transmission au monde entier, par T.S.F. des discours de réception.

Albert Cim qui était un grand érudit de la littérature, genre Léon Treich, est mort, au commencement de juillet à l'âge de 79 ans. Son vrai nom était Cimoehowski. Il a écrit des ouvrages où il avait compilé toutes les coquilles et les bévues des écrivains et des journalistes depuis nombres d'années.

On a attribué, tout récemment le Prix dit du Super-Roman, à Henri Seguin dont on va prochainement publier le livre primé et qui est "Un train entre en gare". On a même encore récemment offert un grand banquet à Henri Séguin. Mais, se demande-t-on, Henri Séguin existe-il? Il paraît que non. Il paraît que ce sont de joyeux farceux qui ont écrit un livre sous ce nom d'Henri Seguin puisque tous les Henri Seguin que l'on remarque dans le bottin n'écrivent pas de livres. On dit que Charles Derenne et Pierre Benoit ne seraient pas étrangers à la mystification.

On a calculé que 191 Prix Littéraires sont attribués, tous les ans, en France. Et l'on affirme que la liste est incomplète. Les derniers attribués sont allés à Florian-Parmentier qui a gagné la Bourse Nationale de voyage décernée, chaque année, à un livre de vers; ce livre de M. Florian-Parmentier est intitulé "La Lumière de l'Aveugle".

Le Prix Catulle Mendès a été attribué à M. Thierry Sandre.

Pendant les mois de juillet, il y a eu plusieurs semaines en l'honneur de grands noms de la littérature. Il y eut la Semaine de Rémy de Gourmont—pose d'une plaque sur l'immeuble où il est mort; la Semaine Victorien Sardou—inauguration d'une statue; la Semaine Zola—inauguration d'une statue; la Semaine Ronsard,—La Semaine des Écrivains Suisses; la semaine de Becque; la Semaine Sarcy.

Une vente d'autographes littéraires qui a eu lieu récemment à Paris a donné des résultats assez curieux. Pendant qu'un autographe de Taine restait à 40 francs, un de Laurent Tailhade montait à 110 et une simple phrase écrite par Stendhal en marge d'une lettre d'amour arrivait à 2,300 francs, un poème de Jules Laforgue faisait 515 francs, un manuscrit de Mallarmé 14,000 francs.

Dans le journal parisien le "Crapouillot", M. Jean Galtier-Boissière dirige un office de livres qui se charge de fournir aux lecteurs étrangers, d'après leurs indications, les ouvrages récents capables de les intéresser. Or, dernièrement, M. Galtier-Boissières a dit ce que l'on lisait à l'étranger; il a dit, par exemple, quel était l'écrivain français le plus demandé à l'étranger et aux colonies françaises. Cet heureux écrivain, c'est Anatole France. Ensuite le plus grand nombre de suffrages désignent Colette et Romain Rollant. Parmi les écrivains morts récemment, Proust a des fidèles à l'étranger. Loti et Remy de Gourmont sont universellement appréciés. Ensuite, les voix s'éparpillent sur les "jeunes", qu'ils se groupent sous l'égide de la Nouvelle Revue Française ou qu'ils appartiennent aux firmes Michel, Grasset, Crès; les Tharaud, les Hamp, les Duhamel, les MacOrland, les Giraudoux, les Morand, les Dorgelès, les Carco, les Béraud. Pierre Benoit est tantôt demandé, tantôt formellement interdit, en particulier en Angleterre.

La question suivante a été posée par M. Marcel Pagnot: "Le nouveau Machiavel de Wells est-il un démarquage de "La Vie Privée de Michel Tessier" d'Edouard Rod. Le parallélisme entre les deux romans est parfait, dit-on. Wells, mis au courant, a répondu par une lettre qui dément tout plagiat mais dont le ton n'est peut-être pas entièrement net.

On nous rappelle que Mme Marie Corelli est morte en Angleterre presque en même temps que la Duse, en Amérique. Sait-on, que l'auteur extravagant et fantasque de *The Romance of Two Worlds*, *Sorrows of Satan* et de nombreux ouvrages analogues qui charmèrent des générations d'esprits simples, était le romancier préféré de la reine Victoria?

Le goût littéraire de la famille royale d'Angleterre ne paraît pas avoir beaucoup changé depuis. Un homme de lettres anglais éminent, racontait dernièrement sa visite à Buckingham Palace, où il avait été mandé par ordre royal. A la fin de l'audience, le roi lui adressa ces paroles: "Monsieur, vous qui êtes littérateur, vous devez connaître tous les ouvrages qui paraissent en librairie. Moi, j'adore les romans d'aventures et les romans policiers, mais je me les procure difficilement, parce que dans mon entourage, il n'y a personne qui lise beaucoup. Inscrivez-moi donc, de temps en temps, sur une carte postale, quelques titres de livres de ce genre, et envoyez-la moi. Je vous en saurai un gré infini."

L'Académie Française vient d'offrir à M. Lauvrière, auteur de la "Tragédie d'un peuple", le Prix Gobert. "La Tragédie d'un Peuple" c'est l'histoire très éloquemment racontée du peuple acadien. Il y a quelques mois, la Société Historique de Montréal accordait une médaille d'or pour ce même ouvrage qu'elle considérait comme le meilleur ouvrage d'histoire canadienne publié durant l'année.

Dans son *Echo de Paris*, M. Laurence Housman fait le récit d'un déjeuner qu'il offrit à Paris, en 1899, et dont Oscar Wilde était le principal invité. N'est-ce pas un véritable tour de force que d'avoir pu se rappeler, après plus d'un quart de siècle, toutes les péripéties d'une telle conversation? L'on peut se demander à quel point l'imagination est intervenue pour renforcer la mémoire.

Claude Augé, le directeur des fameux Dictionnaires Larousse, est mort, le 25 juillet dernier. C'est une grande perte non seulement pour la Librairie Larousse mais pour tous les intellectuels que celle de cet homme dont l'activité étonnante et la culture encyclopédique faisaient l'admiration de tous.

Quand M. Pierre Mille inventa dernièrement, de toutes pièces, un journal de Christophe Colomb, savait-il qu'il en existait un vrai? "Chose curieuse", commente un de nos confrères de la presse parisienne, "ce très intéressant document, qui a beaucoup servi aux historiens, était jusqu'ici resté inédit." M. Albert et Charles Boni, les nouveaux éditeurs de New York, ont bien fait de le choisir pour inaugurer leur "American Library", collection d'œuvres peu connues.

Les profitables inédits de Louis Hémon, continuent à se laisser découvrir. Après *La Belle que voilà* et *Colin Maillard* nous allons avoir *Burling Malone*, *M. Riquois* et sa *Némésis* et enfin *Itinéraire*. Ce dernier livre vient d'être découvert chez un éditeur parmi le ramassis des livres non publiés.

Qui est Shakespeare? Est-ce Bacon, Rutland, Derby? Il paraît maintenant que certaines des œuvres de Shakespeare seraient de Marlowe, lequel par une étrange coïncidence aurait attribué à Shakespeare le meilleur de sa production.

Le droit de reproduction touché en 1923 par la Société des Gens de Lettres a dépassé 1,300,000 francs.

On peut dire que tous les milieux intellectuels français ont protesté contre l'exil de Miguel Unamuno par le Général Primo de Riveira.

Miguel de Unamuno a été déporté à la suite de la publication en Argentine d'une lettre privée dans laquelle il attaquait le Gouvernement. On prête au Ministre de l'Intérieur d'Espagne ce propos: "Je voudrais offrir au Gouvernement quatre têtes d'intellectuels par jour".

Mais voilà l'occasion de faire connaissance avec un auteur que tout le monde a défendu de bonne foi sans le connaître.

M. André Billy a fait relever d'après les tables de la bibliographie de la France le nombre de livres publiés.

L'année 1923 a vu paraître 1,579 livres nouveaux ressortissant de la littérature d'imagination; 1,009 romans, 284 pièces de théâtre, 286 volumes de vers. Pour 1922: 976 romans, 366 pièces de théâtre, 395 volumes de vers.

Mais ces chiffres ne sont pas tellement éloignés de ceux de 1913: 860 romans contre 457 volumes de poèmes, ni même de ceux de 1875: 707 romans, 680 volumes de vers. Somme toute, on publie de plus en plus de romans, mais on publie moins de vers qu'autrefois.

D. P.

(Suite de la page 77)

*Vierge de Trinité, sous ton regard de mère,
Ils défilent nombreux, les enfants de la terre,
Tu vois le flot mondain, oublieux de ton nom,
Passer indifférent devant ta sainte image:
Que dans leur cœur troublé, le bienfait du pardon
Dissipe de l'erreur le ténébreux nuage.*

*Mais les fils de la race, les enfants de chez-nous,
Qui pour te saluer se mettent à genoux,
Garde-les du péril quand la tempête gronde,
Sois leur port de salut sur l'océan du monde.*

RADBERT.

W. BEAULIEU & CIE

(ANCIEN POSTE PLAMONDON)

727 St-Vallier, :-: QUEBEC

Marchandises sèches générales.
Toujours des "JOBS" en mains.
Spécialités: PRELARTS.

ED. BOISSEAU PICHER

NOTAIRE

ARGENT A PRETER SUR HYPOTHÈQUE EN VILLE
ET A LA CAMPAGNE.—ARGENT A PRETER
AUX FABRIQUES ET AUX MUNICIPALITÉS
—ORGANISATIONS DE COMPAGNIES
A FONDS SOCIAL.

BLOC MORIN, 111 Côte de la Montagne
QUEBEC

TEL. 116

Tél. 5003

J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

Tél. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24, côte du Palais, - - - QUEBEC
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.; 2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8
hrs p. m.

Tél. 7196

HECTOR LAFERTE

AVOCAT, C.R., M.P.P.

14, rue St-Pierre, :-: :-: :-: Québec

INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigneur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais,
Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759.

377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée
"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation,
Bronzage, Soudure.

CHRETIEN & GABOURY
HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :-: :-: :-: :-: Québec.

LS-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIES, SYNDICS AUTORISES

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,
Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto
116, COTE DE LA MONTAGNE, - - - QUEBEC

Arthur Picard TEL. 1239-w. J.-M. Gaudry

O. PICARD & FILS, Enr.

ENTREPRENEURS
PLOMBIERS & ELECTRICIENS.

199, RUE ST-JEAN, :-: :-: QUEBEC

Tanguay & Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGILLON - - - Québec

Tél. 1466.

5% ou 6½%

Nous avons toujours en mains un excellent
choix d'obligations municipales, scolaires et d'utili-
tés publiques.

Nous recommandons spécialement La Corpo-
ration d'Énergie de Montmagny, de 1929, à 1931
à 6½%.

Le Crédit Industriel, Limitée

103, RUE ST-PIERRE, QUEBEC

J.-A. Fugère, gérant. Tél. 7750-7751.

Tél. 430.

Bernier, de Billy & Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.
Charles Parent, LL. B.

Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements. Administrateur
de successions. Organisation de compagnies, etc.

Bureau: 70, de la Couronne ou 215, rue St-Joseph,
Immeuble de Myrand & Pouliot (Limitée)

Résidence: 88, rue Fraser, Tél. Bureau: 2840. QUEBEC

Tél. 4145.

HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE

103, RUE ST-JEAN - - - - - QUEBEC

Tél. Bureau, 2993-w. Rés. 1747-w, 83 D'Auteuil.

PAUL FONTAINE

L. L., L. Ph. D.S.P.

AVOCAT

111, côte de la Montagne - - - - - QUEBEC

S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés,
placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

Vos yeux sont en sûreté sous mes soins.—J.-A. McCLURE, O.D., 109 rue St-Jean.

QUEBEC

EXPOSITION

PROVINCIALE

1924—30 août - 6 sept.—1924

“L'année de l'abeille”



L'un des quatre salons dans une des galeries des Beaux Arts du palais central. La lumière du jour, dès le soleil levant, y pénètre par de vastes embrasures et en fait de véritables solariums. Un parfait luminaire électrique les complète pour les convertir en salon d'exposition de peinture, de sculpture, etc.

L'une des innovations de 1924 parmi les mieux inspirées sera sans doute la participation de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec. On y verra, selon le plan projeté:

- Le salon du terroir et du livre canadien-français.*
- Le salon de photographies et de paysages canadiens.*
- Le salon de peinture et de sculpture.*
- Le salon des arts décoratifs et appliqués.*

Toutes les associations d'intérêt public à Québec se doivent à elles-mêmes de coopérer au succès d'une entreprise essentiellement québécoise. La Société des Arts, Sciences et Lettres prêche d'exemple *en faisant sa part.*

BIENVENUE AU SALON DU TERROIR